L'AFFAIRE du *Stradivarius*

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 65 cs

ERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
O STUDIO PIAZ

L'affaire du Stradivarius

Roman policier inédit

par ERNEST RICHARD

CHAPITRE PREMIER

A l'office, assis au bas bout de la lourde table, une tranche de jambon fumé dans son assiette et les joues rosées par la mastication, Jan Crestianyi paraissait satisfait de l'heure présente.

Le bel Hugues Landery étant venu à passer le reconnut à son visage magyar qu'il ne fallait pas avoir vu bien souvent pour que le souvenir s'en gravât dans l'esprit.

En sourdine, un jazz jouait un fox à la mode. Une odeur de victuailles fines et de parfums de prix émanés du salon et de son buffet gagnait la cuisine où les valets et les femmes de chambre s'affairaient.

— Tu as bien joué, Crestianyi. Tu n'as pas perdu ton talent diabolique. Ah! ces tziganes! Il n'y a qu'eux pour faire sangloter un violon!

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

Avec un fort accent tudesque, Jan Crestianyi répondit :

— Je vous remercie, monsieur Landery.

— Il n'y a pas de quoi. Je dis la vérité.

— Je ne parle pas de votre compliment mais de votre obligeance.

— Oh! ça...

— Je ne fais pas tous les jours des cachets comme celui qu'on va me verser tout à l'heure. Et comme c'est à vous que je le dois...

— Ne parlons pas de ça, s'empressa Hugues.

Et il frappa avec une sorte de camaraderie sur l'épaule du pauvre diable dont un habit soigné, mais passablement râpé, disait la relative indigence.

Crestianyi était un peu impressionné par la familiarité de ce personnage chic, qui devait avoir sa célébrité d'élégance comme de brillante situation au sein de la foule mondaine qui dansait à dix pas de là, sous les lustres.

Il en oubliait d'achever sa collation encore que son appétit fut immense.

— On ne t'a pas servi de champagne! Il faut donner du champagne au maestro, ordonna Hugues.

Il força Crestianyi a en boire deux pleines coupes presque coup sur coup. Le pauvre Hongrois, guère entraîné à ce régime, eut aisément les pommettes rouges. Sa langue se déliait.

— Tu ne joues plus dans la dernière partie?

— Non, monsieur Landery. Mais je ne vais pas me coucher pour autant. Je vais finir la nuit à ma boîte, la « Taverne Blanche ».

— La « Taverne Blanche »? Tu as donc trouvé un poste fixe.

— Fixe tant que durera la maladie du soliste qui est grippé depuis une semaine.

— Allons! C'est le moment de dire : à quelque chose, malheur est bon.

Hugues Landery avait connu le violoniste magyar au cours de tournées nocturnes dans les boîtes de

nuit. Vaguement violoniste lui-même, il n'avait pu s'empêcher de le féliciter sur son brio.

Par la suite, devinant qu'il travaillait sans régularité, il lui avait procuré quelques cachets dont celui de cette soirée, un bal de fiançailles dans le 8e arrondissement où le banquier Martinet s'apprêtait à marier sa fille unique...

Sur une réflexion de Jan, Landery répliqua avec bonhomie :

— Bah! Pourquoi veux-tu qu'on s'étonne de me voir dans la cuisine causant avec le violoniste? Ne vaux-tu pas la plupart de ces faiseurs d'embarras et de ces bégueules?

Hugues n'aimait pas ou affectait de n'aimer point le grand monde parisien.

Enhardi par le champagne, Crestianyi suggéra :

— Je veux surtout parler de la jolie demoiselle blonde qui a un si riche collier de turquoises sur sa robe blanche... J'ai remarqué qu'elle aimait fort de danser avec vous... Et je parierais qu'elle vous cherche.

— Possible, possible. Il est bon de faire chercher un peu les femmes, Jan.

— C'est la fille de Sanderson, le transitaire anglais, n'est-ce pas?

— Oui. Mais elle est parisienne par sa mère et on la croirait née place de l'Opéra...

Là-dessus, il enchaîna :

— A propos, tu joues toujours sur ton Stradivarius?

— Evidemment, se rengorgea le Magyar. Autrement où voudriez-vous que j'aille pêcher un timbre, une sonorité pareille? Je ne m'en déferais pour rien au monde. Il vaut un million au moins, monsieur Landery.

Le Magyar s'était levé, s'essuyant les lèvres à sa serviette. Il paraissait content de vivre, le ventre plein, le gousset un peu mieux garni. Il était en veine de confidence.

— C'est un souvenir du prince Paul dont j'ai sauvé le fils entre les lignes en 1916, sur le front russe.

Hugues connaissait déjà les détails mais il laissait dire trouvant, à part lui, cette histoire magnifique.

— Un sacré coup, monsieur Landery. Ça, je vous jure! Des hauteurs de Blascosz, l'artillerie nous pilonnait depuis l'aube. Personne n'osait sortir pour ramener le malheureux officier qui appelait : « A moi... Je ne suis pas loin, sauvez-moi!... » Une maudite mitrailleuse était toute prête pour ceux qui mettraient le pied dehors. Ma foi, je ne sais pas comment ça s'est fait. Tout d'un coup, je me suis trouvé dans un trou d'obus, marchant sur les coudes. Le type était à vingt mètres à peine. La mitrailleuse n'a pas bronché à l'aller. Au retour, en revanche, qu'est-ce qu'elle a mis! Ma capote était une écumoire... Et rien! Pas une estafilade, par veine! J'avais sauvé le blessé... J'ai appris par la suite qui il était. C'est ainsi que je suis devenu propriétaire du Stradivarius...

Avec orgueil, il ajouta :

— Suivez-moi! Je vais vous le faire admirer.

Ils traversèrent le salon où les couples tournoyaient et parvinrent à une petite pièce où, sous la garde d'un individu qui ne payait pas de mine, l'instrument, dans son étui, était posé sur les bras d'un fauteuil.

Comme Hugues, à part lui, ne pouvait s'empêcher de faire des remarques peu obligeantes concernant le nouveau personnage, il vit que Jan lui témoignait les marques d'une vive confiance et d'une solide amitié. Il le reconnut alors pour le violoncelliste qui avait joué dans l'orchestre hongrois.

— Je te présente M. Hugues Landery, dit le violoniste. C'est un de mes bons amis. Tu peux lui serrer la main.

Puis, tourné vers Hugues :

— Monsieur Landery, voici Rodolf Crameck, un collègue et un compatriote.

Les deux hommes se congratulèrent sans entrain.

— Je vais lui faire contempler mon violon, poursuivit Crestianyi.

Crameck plissa ses noirs sourcils et eut un sursaut :

— C'est que..., objecta-t-il.

Et ses yeux fourbes brillèrent.

« En voilà un qui prend bien les intérêts du Stradivarius, pensa Landery. Il faut que Crestianyi se méfie... »

Cependant, manié par les longues mains adroites du violoniste, hors de la grande écharpe de soie mauve qui l'enveloppait, le joyau des luthiers de Crémone émergea.

Son vernis d'or clair dégradé en topaze brûlée, son admirable vernis encore intact en dépit des deux cents ans d'existence se mit à refléter les lustres. Les formes pures et rondes de l'instrument étaient comme celles d'une statue antique que le temps a respectée et même embellie.

De son doigt nerveux, le virtuose arpégea les cordes du grave à l'aigu puis du mi au sol. Cela chanta cristallin comme les goutelettes d'une vasque sous la brise d'été.

Admirateur épris, Landery sentait sa salive sécher dans sa bouche. Il tendit une main timide, prit un instant le bel objet et le soupesa.

— Une plume, dit-il...

Il regarda l'étiquette et lut, maladroitement tracé, de la main même de l'illustre luthier : « *Cremoneusis, Dei fecit Antonius Stradivarius anno* 1702. »

La signature au fer rougi s'étalait loin au-dessous, à la droite de l'âme.

— Un vrai... un vrai... pas d'erreur, murmura-t-il. Je ne l'avais jamais aussi bien détaillé. Tu dis qu'il vaut un million?

— Un million au moins!... En fait, ça n'a pas de prix, se rengorgeait Jan. Quand on tombe sur une pièce pareillement réussie, on ne sait plus. Il paraît qu'il est plus beau que celui des vitrines de Vander-

bilt, le milliardaire américain, qui passait, ces temps derniers encore, pour détenir le plus beau Stradivarius du monde.

— Et... tu ne le vendrais pas?

— Pourquoi faire? Je suis pauvre mais je mange encore, ça me suffit. Et je ne connais pas jouissance plus complète que de jouer là-dessus. Il faut être artiste pour comprendre cela!

Frappé par les yeux brillants de Landery :

— Est-ce que vous l'achèteriez? fit-il.

Et Jan se mit à rire; car il pensait que cela ne donnerait pas plus de lustre au tout petit talent d'amateur de son ami.

— Non, non, pas moi, Jan. Toutefois on peut rencontrer un professeur coté... Ou un grand concertiste qui... Au besoin, je pourrais te trouver cela. Il suffit que tu en manifestes le désir.

Le Magyar fit la moue.

— D'ailleurs, tu sais, poursuivit Hugues, un violon de vingt billets sonne déjà fort joliment. Ce qui fait la réputation des Stradivarius, c'est qu'ils constituent le modèle du genre. C'est tout.

— Non. Il ne vendra pas, coupa Crameck. Inutile de lui fourrer cette idée saugrenue en tête.

Hugues se détourna vers lui et vit les petits yeux noirs le sonder comme des vrilles.

Décidément, ce bonhomme maigrichon avait l'air d'un sale type. Et à la place de Crestianyi, il se serait méfié d'une camaraderie aussi poussée.

Mais Crestianyi, au fond, était un grand enfant peu psychologue, fou de musique, ce qui lui tenait lieu de tout dans la vie.

Avec regret, il reposait le Stradivarius dans l'étui. Le maigre violoncelliste s'en saisit :

— Laisse, toi. Tu ne sais pas l'envelopper comme moi, dit-il à Jan du ton d'une nourrice qui remplace une maman malhabile.

Et tout en le couchant dans l'écharpe avec des gestes dévots, il foudroyait Landery du regard.

Hugues, excédé sans pouvoir dire pourquoi, lui rendait œillade pour œillade. Ces deux hommes étaient en train de devenir de terribles adversaires. Deux ennemis, peut-être...

.....

A la fin de la soirée, comme Landery demandait son vestiaire, une main lui tira l'épaule.

Il vit que c'était Jan Crestianyi. Il était très pâle. Hugues devina qu'un drame s'était déroulé.

Lorsqu'ils furent à l'écart, le pauvre Magyar, à mi-voix, hoqueta:

— Mon Stra... mon Stradivarius...

— Eh bien?

— Volé. On me l'a volé...

— Que dis-tu! s'exclama Hugues lui intimant aussitôt le silence par gestes, afin de ne pas ébruiter la chose.

Ils parvinrent de nouveau à la petite pièce où se trouvait le violon.

— Crameck devait le garder jusqu'à notre départ. Lui, il a fallu qu'il s'en aille plus tôt. Il ne travaille pas à la même brasserie que moi, en ce moment.

— Il est parti plus tôt de combien?

— Dix minutes, peut-être. Il n'a pas eu le temps d'attendre que je revienne.

— Où étais-tu donc parti?

— Me faire payer par le secrétaire de M. Martinet. Et puis, je suis revenu en hâte. Et c'est alors...

— Crameck n'est pas parti avec?

Crestianyi haussa les épaules.

— Voyons, monsieur Landery, puisqu'il me fallait mon instrument pour aller à la « Taverne Blanche » et que lui-même travaille aux Champs-Elysées!

— Diable!... Tu as confiance en ce Crameck?

— Oui. Bien sûr, opina le violoniste. Parce que?

— Hum! Il a une sale tête.

— Ça, je ne dis pas. Mais jusqu'à ce jour...

— Oui, oui. Il arrive toujours un jour où..., fit Hugues pensif, et sans achever une réflexion suffisamment claire.

Et, soudain, résolu :

— Ecoute, n'ébruite pas du tout cette affaire. Si tu la rends publique, les voleurs feront vite pour se mettre en lieu sûr. Et jamais tu n'entendras parler de ton violon. Par contre, si tu sais te taire...

Il réfléchit un instant :

— Tiens, laisse-moi faire. Nous nous retrouverons demain. Pour ce soir, procure-toi un autre violon pour pouvoir jouer à la « Taverne Blanche ». Tu expliqueras à tes camarades que le tien est en réparation.

La mort dans le cœur, Jan prit congé de Landery. Il ne s'éloigna pas assez vite pour ne point l'entendre maugréer :

— Une pièce pareille! Se laisser voler ça... C'est presque un crime!

CHAPITRE II

La journée du lendemain fut un calvaire pour le pauvre Crestianyi. Il se sentait comme amputé. En même temps, il éprouvait une douleur semblable à celle que cause la perte irrémédiable d'un ami cher.

Il était gagné d'heure en heure par le désir de porter plainte. Ou bien il confierait sa détresse à un policier en lui recommandant le silence.

Aussitôt que ces plans vagues gagnaient son esprit, la peur de déplaire à Hugues Landery l'envahissait. Landery l'avait prié de n'ébruiter l'affaire sous aucun prétexte. Et il avait en Hugues une confiance illimitée.

Si son secourable ami lui avait demandé cela, c'est

qu'il avait son idée. C'est qu'il savait à quoi s'en tenir.

Jan allait le voir apparaître chez lui d'un instant à l'autre, glorieux, le violon à la main. Ou, à défaut de cette chance inouïe, l'autre lui dirait son espoir. Il était sur la trace... La chose n'avait pas traîné... Les voleurs avaient négligé certaines précautions qui les perdraient... etc...

Hélas! Au fur et à mesure que les heures, mortellement, s'écoulaient, rien, absolument rien ne se produisait. Hugues Landery demeurait invisible. Et Crestianyi se lamentait...

Son Stradivarius! Son cher Stradivarius! Dire que, bien des fois, il s'était privé de manger pour le conserver! Il pouvait devenir riche, très riche. Et, pour ne pas s'en séparer, il n'avait pas hésité à coucher sous les ponts!... Quand il pensait qu'aujourd'hui des canailles cherchaient à l'écouler! Et il ne pourrait jamais prouver qu'il lui appartenait. Car on rirait à voir sa mine de pauvre hère...

Valait-il de vivre, à présent?

Et, comme cela devait arriver, il s'en prit au seul qui semblât prendre son malheur en pitié. Il commença à douter de la bonne foi de Landery.

Il le soupçonna... D'abord sans profonde conviction et en se le reprochant comme un sacrilège. Plus sérieusement ensuite, au fur et à mesure que sa patience s'amenuisait.

Les raisons valables, au demeurant, ne manquaient pas. Cette amitié d'un homme en place pour un pauvre, d'un coulissier en Bourse pour un gueux, violoniste dans une boîte de nuit...

Ensuite, — et surtout! — ce désir de mener une enquête lui-même et cet empressement à le prier de taire le vol. Est-ce que le réflexe de tout le monde, en pareille occurrence, n'est pas de conseiller : « Porte plainte »?

Vers le soir, Crameck, qui avait dormi une partie de la journée comme l'exigeait son dur métier, vint

lui rendre visite car il désirait toucher son cachet perçu par Jan, ainsi qu'on sait...

Il prétendit ne rien savoir. La nouvelle l'assommait. Lorsqu'il put parler ce fut pour se disculper. Il ne cessait d'accumuler les protestation d'honnêteté, alors que le Magyar ne lui demandait rien, ce qui finit par l'agacer.

— Mon pauvre vieux, depuis une heure je le gardais. Personne n'est entré dans la pièce. Personne, tu m'entends. Pas une âme! C'est quand je t'ai vu arriver de loin du fond du grand salon que j'ai relâché ma garde. J'étais en retard, d'ailleurs. Je suis parti en hâte. Et dans cet intervalle si bref, une minute au plus, peut-être... Non! C'est incroyable! Incroyable! Cette nouvelle me terrasse!

— Une minute! Il ne faut pas cela pour faire disparaître un objet...

— Et quelle responsabilité pour moi!

— Pas du tout, Rodolf, assurait Crestianyi d'un ton morne. Tu es mon ami. Je ne t'accuse pas. Et je te défendrais même si...

Etrange revirement. Après avoir accusé Landery, il se prenait à douter de Crameck. L'ingrate figure de son collègue... Jamais il n'avait remarqué comme dans le demi-jour de cette soirée cette physionomie peu rassurante... Le zèle qu'avait apporté Rodolf à garder jalousement son violon, à en faire l'éloge... Au point que Crestianyi avait fini par lui faire observer qu'il était assez grand pour veiller lui-même sur son trésor... C'était aussi l'opinion de Landery à qui le violoncelliste n'était pas sympathique. Et, entre tous ces doutes, le pauvre Magyar se sentait tiraillé, déchiré...

— Comme tu me regardes, reprit soudain Crameck.

Et ses petits yeux noirs devinrent affreusement perçants sous ses arcades sourcilières proéminentes.

Devinait-il ce qui se passait derrière le haut front olivâtre de son compatriote?

— Tu me soupçonnes, je sens bien que tu me soupçonnes, gémit-il.

Ce ton geignant ne fut qu'un éclair... Il avait le sang prompt. Déjà dressé, pâle, les dents serrées, il tordait le poignet de Jan :

— Jan! Jan!... Nous avons toujours été amis, hé! *Teufel!*... Mais si tu n'as plus confiance... alors, alors...

Les mots s'étranglaient dans sa gorge. Et, si las de ses mille suppositions sans issue, renonçant à une discussion qui ne faisait que l'abattre un peu plus, le pauvre Jan ne répondit que mollement :

— Tu es fou, Rodolf... Tu déraisonnes...

Il n'en savait rien, après tout, si ce type était son ami. Il ne savait pas si Hugues Landery l'était... Il ne savait plus qu'une chose qui lui mettait les larmes aux yeux : c'est que l'humanité n'était, à tout prendre, qu'une caverne où tous ceux qu'on côtoyait avaient chance d'être des brigands, même les plus dévoués, même les plus cordiaux. Ceux-là, surtout...

Il savait aussi qu'il était un homme bien malheureux...

Et tout à coup, en paroles âpres, dégoûtées, ce fut ce qui jaillit de ses lèvres. L'autre eut peur. Ses mains tremblaient. Il se voyait déjà — à tort ou à raison — accusé, traîné devant les juges, interrogé...

— Tu... tu ne penses pas ce que tu dis, Jan!... C'est que tu oublies que nous avons vécu la même misère et partagé le pain sec ensemble... Réponds; tu ne penses pas ce que tu dis!

Le mutisme accablé de Crestianyi l'exaspéra.

— Tu me laisserais coffrer! Ah! Je le vois bien...

Il écumait soudain, répétant toujours les mêmes explications vaines. Et ce furent les injures :

— S...d!... criait-il... Toi, un ami!... Voyou!... Ainsi, soyez bons!... Parce que j'ai poussé la gentillesse jusqu'à te garder un violon qu'on a volé dès que j'ai eu tourné les talons, il faut que ce soit moi qui... Voyou!... Ah! oui, je le vois bien que tu me laisserais

empoigner, emprisonner! Il te faut un coupable!...

Crestianyi, que les injures avaient fouetté, s'avança, bégayant :

— Comment, tu oses...

L'autre lui avait sauté à la gorge. Ils roulèrent à terre. Et ces compagnons de quinze ans se pilonnèrent la face de coups de poing à assommer un bœuf, essayant de s'étrangler, de s'arracher les cheveux à la poignée.

Le premier, Crestianyi eut honte de s'être laissé aller à ces voies de fait. Il se releva, le faux-col de travers, mais le visage tiré par un rire confus.

— Ah! bien, voilà que nous nous battons! bégaya-t-il. Nous, des copains... des...

Mais Crameck, vert de rage, ne vit pas la main offerte. Il se coiffait à la diable de son feutre crasseux et gagnait la porte.

— Jamais plus je ne t'adresserai la parole, affirma-t-il.

Pendant deux jours, en vain, Jan l'attendit-il. Rodolf, vindicatif, tenait parole.

« Il a pris la mouche bien aisément, se consolait le violoniste. Après tout, qui sait?... Ce sont les morveux qui se mouchent. »

Le troisième jour, son front devint soucieux... L'instrument qui lui servait depuis la disparition de son Stradivarius n'était qu'un humble crin-crin sans timbre ni éclat. Pour un soliste, c'était maigre. Et le jeu du musicien, jadis brillant, avait perdu ses qualités.

Le directeur du bar de nuit lui en fit la remarque. Crestianyi s'embrouilla vite dans de mauvais prétextes avant d'avouer qu'il avait perdu sa pièce rarissime. Une occasion intéressante s'était présentée qu'il avait saisie.

— S'il en est ainsi, je n'ai plus besoin de vous. Vous êtes assez riche pour céder la place à un autre, fit le barman.

Et, incontinent, il se priva de ses services. Le pau-

vre diable vit la misère le frôler. Pour comble, il rencontra Landery qui prit, en l'apercevant, une mine piteuse.

— Toujours rien, mon pauvre Jan... Je cherche, je suis des pistes. Sois tranquille, nous ne tarderons pas à avoir du nouveau.

Il lui fit promettre de nouveau le silence. L'artiste lui donna satisfaction de mauvaise grâce.

Est-ce que tout le monde voulait le rouler?... Il commençait à perdre patience!

Comme Landery lui parlait de Crameck, Crestianyi prit une mine rébarbative. On sait qu'il ne savait pas cacher ses sentiments. Il se répandit en griefs et raconta à Hugues, intéressé, que son compatriote et lui s'étaient battus avant de se quitter fâchés à mort...

Landery ne fit aucun commentaire, mais sa figure s'éclaira. Jan devina qu'il soupçonnait — ou feignait de soupçonner — le violoncelliste.

Enfin, une lueur de véritable réconfort jaillit en la personne d'un soi-disant second pupitre du Châtelet qui parut chez lui le même soir. Seul, devant un poêle mal garni, le Magyar remâchait sa misère.

Si encore il avait eu la précaution de faire assurer son violon! Il serait possesseur d'une somme rondelette. Il pourrait manger, du moins... Pauvre Jan! Il était si insouciant... Cent fois il s'était juré de le faire et négligeait sans cesse cette précaution. Il est vrai qu'on lui demandait un prix fou pour une police contre le vol... Et l'infortuné, depuis des lustres, était désargenté trois jours sur quatre...

Le musicien du Châtelet le vit le front dans ses mains et, à voix basse, entra dans le vif du sujet.

— Je n'ai pas besoin de demander si c'est bien à toi qu'on a barboté le Stradivarius, fit-il d'emblée.

— Quoi! se dressa le Magyar... Tu sais donc... Je ne l'ai dit à personne...

— Soit. Ne t'affole pas, vieux. Et je n'ai pas l'in-

tention de l'ébruiter, tu sais, fit l'arrivant en tirant une chaise à lui.

Il s'assit, frappa sur l'épaule de Crestianyi :

— Crassier, du Châtelet. Tu me connais?

— J'ai entendu parler, fit poliment le Magyar à qui ce nom ne disait rien.

— Ecoute; hier, un Juif revendeur de lutherie du quartier du Temple m'a appris en douce qu'on lui avait proposé un Stradivarius de 1702 avec une petite réparation au manche et un cordier décoré nacre et argent. L'autre a eu peur. Il n'a pas acheté. D'abord, on lui faisait un prix fou. Et puis, il flairait le mauvais coup, tu comprends?

Jan était haletant, narines palpitantes, le cœur gonflé de joie.

— 1702! Nacre et argent au cordier!... Réparé au manche! C'est le mien!

— Je m'en suis douté, car je ne connais que toi à Paris qui possède ça. Je ne dis pas qu'il n'y a qu'un seul Stradivarius à Paris, mais je dis qu'il n'y a que toi qui, en ayant un, se le fasse faucher sans porter plainte.

Crestianyi avait envie de répondre qu'on l'avait contraint à se taire. Il craignit de passer pour naïf et dupe, et se tut.

— Vois le youpin, vieux. Conseil d'ami. C'est dans ce but que je suis venu.

— Mon vieux, affirmait Jan, si je le retrouve, je te donne... je te donne...

— Rien, rien. Nous sommes de pauvres gens... Tu me donneras ton amitié, Ça me suffira.

Crassier partit après lui avoir précisé l'adresse du Juif. Jan bondit chez celui-ci. Après une hésitation très légitime, le luthier décela, à son émotion véritable, qu'il était bien en face du propriétaire légitime du Stradivarius.

Il lui glissa dans l'oreille :

— Ecoutez, ils vont revenir, monsieur. Restez ici. Cachez-vous derrière ce piano. J'ai précisément ren-

dez-vous avec eux mais c'est pour les éconduire. La chose accomplie, vous les suivrez. Je ne veux pas d'histoire chez moi...

— Auront-ils le violon?...

— Evidemment non... Par prudence, ils ne l'amèneront pas aujourd'hui. Mais je l'ai vu l'autre jour, cela me suffit... Je ne veux pas traiter puisqu'on l'a volé à quelqu'un...

— A moi!...

— A vous, oui. Admettons... Donc, vous les suivrez... Vous vous débrouillerez.

Le bonhomme, visiblement, ne voulait pas d'esclandre dans sa boutique.

Ce fut vite réglé. Dix minutes plus tard, deux hommes, le col du pardessus remonté jusqu'aux yeux, le feutre large rabattu, entrèrent avec prudence et un court colloque s'ébaucha.

— Je n'achète pas, s'entêtait le marchand, ferme comme roc... Je suis trop démuni pour pouvoir sortir une somme pareille. Occasion merveilleuse, d'accord. Voyez Caressa, voyez Cristel... Moi, je suis un petit revendeur. Je n'ai pas de relations pour la vente de pièces pareilles.

Il demeura si bien sur ses positions que dépités, sans même saluer, les deux hommes aux chapeaux rabattus s'en furent.

Crestianyi, déjà, leur emboîtait le pas.

La nuit tombait. Un crachin serré mettait un voile sur les lumières qui commençaient à jaillir de partout.

Le Magyar, le cœur battant, gardant une prudente distance, marchait d'un pas automatique de somnambule. Il ne pensait à rien sinon à retrouver son cher Stradivarius... dût-il pour cela donner son sang.

Peu à peu, la crainte le prit de voir les hommes arrêter un taxi, disparaître et lui échapper... Mais les minutes passaient sans qu'il les perdît de vue. Et une grande satisfaction remplaçait son angoisse.

Tout à coup, il remarqua à part lui :

— Quoi! Ils m'emmènent dans le quartier où habite Crameck!

Et la persuasion que ce Crameck, faux ami, était l'auteur du vol lui sécha la bouche et lui fit serrer les poings avec une sourde fureur...

CHAPITRE III

Un sentiment très tendre unissait depuis quelques mois Maud Sanderson et Hugues Landery.

Il était d'une excellente famille de boursiers parisiens. Sa mère, veuve de guerre, s'était remariée et vivait à Marseille depuis plusieurs années.

Hugues, jeune coulissier, gagnait fort bien sa vie sans être vraiment riche. Surtout, il n'avait aucun espoir de fortune. Sa mère l'encourageait donc à ne pas viser trop haut dans ses projets de mariage.

Or, quand le cœur parle, il ignore les barrières de l'argent, ce que la brave dame n'ignorait pas, elle! Et Sanderson, transitaire en vue, ne manquait pas de fort beaux partis pour sa fille.

Quand l'Anglais apprit que Maud aimait Landery, il fronça les sourcils.

— Tu es ma seule enfant, ma petite Maud, dit-il. Il me coûte de te faire de la peine. Toutefois, je dois te dire que je ne vois pas avec beaucoup de plaisir la tendresse qui t'unit à M. Landery.

Et, comme Mme Sanderson le blâmait doucement de ces paroles, l'Anglais positif qu'était Sanderson poursuivit sa pensée.

— De son honorabilité, je ne crois avoir rien à dire. D'après les renseignements que je détiens, il est un peu sauvage et fréquente, à ses rares moments d'expansion, les boîtes de nuit en compagnie de camarades peu recommandables... Il est vrai que cela nous est arrivé à tous. Et il faut bien que jeunesse se passe.

C'est dans son avenir que je n'ai pas confiance. L'état de coulissier est bâti sur des hasards. Ces gens-là sont riches et pauvres simultanément. Selon les caprices de la vente et de l'achat, ils peuvent regorger d'argent et être sur la paille. Je ne veux pas que Maud Sanderson se trouve un jour sur la paille. D'ailleurs, je le dirai à ce garçon à la première occasion qui se présentera.

Et, comme Sanderson était le contraire d'un pusillanime, il n'hésita pas, quand Hugues vint passer la soirée, certain soir et faire une partie de whist chez lui, à faire entrevoir la vérité au jeune homme, gentiment mais fermement.

Landery savait quel ostracisme l'Anglais nourrissait à l'égard de son métier. Toutefois, il ne s'attendait pas à pareille mise en demeure. Il espérait que l'amour de Maud suffirait à parer le danger, tel un talisman...

Il ne perdit pourtant pas pied tout à fait parce qu'il comprit que la jeune fille et sa mère lui restaient favorables. Pourquoi cette phrase de l'Anglais l'atteignit-elle comme une offense?

— Si seulement, mon cher ami, concluait Sanderson, si seulement vous aviez de la fortune, quelque chose d'inattaquable à quoi les hésitations de votre métier ne pourraient toucher!

Mais non! Hélas! Il n'avait pas de fortune... S'il pénétrait dans les salons de banquiers tels que Martinet où nous l'avons vu, c'est qu'il était lié par quelques relations amicales avec les fils de ces gens puissants. Avec les uns, il avait préparé le bachot à Charlemagne. Avec d'autres, il avait fait son service militaire ou ses vingt et un jours...

Les parents n'attachaient, au fond, qu'une maigre attention à sa personne... Un coulissier!...

D'ailleurs, simple par caractère — trop simple, trouvaient-ils — il allait jusqu'à plaisanter avec les gens de maison, jusqu'à adresser la parole aux musiciens de l'orchestre!... Certains qui l'avaient vu en

familiarité avec Crestianyi n'avaient pas caché leur étonnement.

Crestianyi, lui, qui n'y regardait pas de si près et qui avait un jugement superficiel, était persuadé que Landery était un pilier de la finance parisienne. Hugues portait beau... De plus, il était fort soigné dans sa mise. Et comme tous les pauvres diables, Jan accordait force privilèges, dont celui de l'argent, à l'homme qui venait à lui, main tendue, sous un aspect aussi éblouissant.

Pour être juste et complet, il convient d'ajouter que certains qui n'approchaient que d'assez loin la haute finance croyaient, eux aussi, que Landery occupait, en réalité, une haute et solide position.

Il avait causé bien des déceptions et des chagrins féminins en flirtant de plus en plus ouvertement avec M^lle^ Sanderson. Et, néanmoins, l'affection que paraissait lui porter la demoiselle renforçait son crédit...

Hugues, donc, refroidi par la mercuriale du père de Maud, trouva vite un prétexte pour prendre congé de sa famille.

Il emportait — maigre fiche de consolation — la poignée de main accentuée de la jolie jeune fille et le sourire aimable de la mère.

Quand il fut ressorti, tout lui parut triste autour de lui. Les lumières attardées du boulevard perdaient leurs reflets. L'odeur grisante du Paris nocturne lui devenait fade. A peine sentait-il sur sa peau la petite brise piquante et saine de fin d'hiver...

Que faire pour s'étourdir?... Il eut l'idée fugace de se rendre à la « Taverne Blanche » où quelques joyeux compagnons lui feraient oublier sa déconvenue humiliante.

La pensée d'y rencontrer le pauvre Crestianyi l'en détourna. Il est bon de dire que cette digression lui fut salutaire. L'affaire du Stradivarius, remontée à sa pensée, occupa un moment son imagination.

Cependant, il avançait toujours dans la nuit froide. Au bout de dix minutes à peu près d'une songerie

étrange où sa déception sentimentale s'enchevêtrait aux détails du vol, il s'aperçut que ses pas l'emmenaient, non vers le Montmartre où l'on s'amuse, mais plutôt vers le quartier opulent des Champs-Elysées dont le domicile des Sanderson n'était pas très éloigné.

« Ah! çà, que vais-je fabriquer aux Champs-Elysées? » se demanda-t-il, arraché à son rêve.

L'image peu engageante de Rodolf Crameck traversa son cerveau. Il revit la bouche mince, les petits yeux perçants dans la face d'une pâleur verdâtre.

C'est alors — on a de ces réflexes — qu'il fouilla dans la poche intérieure de son pardessus afin d'y prendre son étui à cigarettes. Sa main rencontra un papier qui crissa avec un bruit doux :

— Tiens...

Il le tira à la lumière de la rue. Une enveloppe... Il chercha dans ses souvenirs... Brusquement, la mémoire lui revint : il était si pressé, ce soir, d'aller retrouver Maud chez qui on l'attendait, qu'il avait engouffré dans sa poche sans plus y porter d'attention ce papier qui ne devait pas contenir grand'chose d'intéressant.

Dans son métier, il en recevait pas mal de ces communications-là. Rendez-vous de confrères désireux de prendre le vent pour un achat, une vente... Sollicitations d'un quémandeur... Il avait le choix... Oui, que de lettres qui allaient au panier!

Ma foi, il avait oublié celle-là. Le copain, s'il attendait, ne devait pas avoir son meilleur sourire...

Il fit sauter le cachet d'un index preste et trouva un papier assez vulgaire dont l'écriture frappante de régularité disait :

« Si vous pouvez, monsieur Landery, venir me parler en tête-à-tête à partir de minuit, vous ne le regretterez pas. Il s'agit de ce que vous savez.

« Cordialement,

« R. Crameck. »

P.-S. — J'habite 77, rue de Belleville, au fond de la cour. D'ailleurs, je vous attendrai à proximité. »

Hugues demeura surpris... Crameck?... Hum!... Qu'est-ce que cela voulait dire? Crameck n'était pas de ses amis. Il ne le connaissait que depuis la présentation par Jan Crestianyi chez Martinet... Ils s'étaient vus peu avant le vol... Et il se souvenait avoir échangé avec le violoncelliste une œillade qui n'avait rien de fraternel...

« *En tête-à-tête* », disait le papier... « *Vous ne le regretterez pas...* »

Et le plus curieux — cela fit sourire un instant Landery — était ce « *cordialement* » véritablement imprévu, tout à fait hors de saison!

« *Il s'agit de ce que vous savez...* » Le Stradivarius 1702... C'était clair... Crameck savait donc quelque chose sur le Stradivarius?... Tiens, tiens!

— Irai-je? se demanda Hugues...

Il n'était plus un gamin. Il savait qu'il y avait chance d'y avoir au bout de tout cela un vulgaire guet-apens.

Mais non. Est-ce que Crameck, alors, se fût compromis jusqu'à écrire? Il fallait donc savoir. L'occasion était tentante. Et Hugues avait promis au pauvre Crestianyi qu'il ferait tout pour lui retrouver son instrument...

Le chiendent était que Crameck habitait rue de Belleville. Ce n'était pas tout près. Bah! Il ferait la plus grande partie du chemin en taxi — il fallait s'entourer de précautions. Ensuite, boulevard de la Villette, par exemple, il règlerait sa course et achèverait la route à pied.

Ce qui fut fait. Le chauffeur payé, un quart d'heure plus tard, il releva le col de son pardessus, regarda l'heure (minuit moins trois minutes), alluma une nouvelle cigarette et partit par les rues étroites où son pas sonnait...

A ce moment, il se prit à regretter de n'être pas armé puis haussa ironiquement les épaules.

L'éclairage se faisait plus rare au fur et à mesure qu'il progressait. Nul passant, pas le moindre véhicule... L'horloge d'une église proche laissa tomber douze coups espacés.

— Je suis exact, fit Hugues entre ses dents.

Il hésita une seconde sur deux rues qui se présentaient...

— Ce doit être par là, souffla-t-il. Drôle de coin. Un vrai coupe-gorge...

Il essaya de lire la plaque à la lueur d'un lampadaire axial qui se balançait au vent picotant. Y étant parvenu, il consulta le numéro de l'immeuble :

— 77. C'est ici... Quel bouge!... Et il y a la cour à traverser!... Merci bien!...

A peine avait-il articulé ces mots qu'il donna du pied dans quelque chose de mou. Il recula, regarda et eut un bref frisson :

— Ah! Un corps d'homme!...

.....

Non loin de ce mystère, derrière les fenêtres bien closes aux rideaux de cretonne tirés avec soin, autour de la lampe discrète, trois braves gens, deux hommes, une femme, écoutaient la fin d'un concert radiophonique.

Leur habitude n'était pas de veiller... Cela se voyait moins sur le visage de l'un des deux hommes, toujours rieur et frais de teint, tel un jeune homme. Son compagnon et sa femme, par contre, avaient la paupière lourde.

— Monsieur Favrol, je sens que je m'endors, fit la brave dame... en souriant, confuse.

— C'est qu'il est tout près de minuit, madame Carelier.

Favrol secoua sa pipe dans l'épais cendrier de porcelaine, prime d'une grosse maison de quinquina.

— Je vous voyais bien piquer du nez mais je ne voulais pas le dire!

— Dame, fit Carelier avec un accent breton qui roulait les r comme un tonnerre, Eugénie n'a plus l'entraînement.

Et, bâillant sans fausse honte :

— Moi non plus, d'ailleurs.

Il ajouta avec un clignement d'œil taquin :

— Il n'y a que toi, Auguste, qui gardes tes jambes, tes nerfs et ton appétit de trente ans!... Sacré Favrol tout de même. Il serait capable de refaire une carrière!...

— Je ne me plains pas, je ne me plains pas, fit Favrol.

La scène se passait chez Carelier, agent de la Sûreté en retraite. Sa femme et lui n'admettaient guère comme compagnie que celle d'Auguste Favrol, veuf sans enfants qui avait la secrète terreur de finir tout seul une vie active et riche d'événements.

Autre ancien policier, il aimait venir égrener les souvenirs passionnants d'antan devant la gibelote de lapin de garenne ou le pot-au-feu du samedi.

Ce samedi-là, il n'avait pas failli à la coutume. Et la soirée s'était achevée quiètement autour du poste de T.S.F., grand luxe et orgueil récent des braves Carelier.

Si, de la carrière de Carelier, il n'y avait point beaucoup à dire, à part qu'il avait toujours été dévoué, courageux, ponctuel, il n'en était pas de même d'Auguste Favrol dont les états de service étaient éminemment brillants.

Entré à la S. G. après son service militaire (trois ans aux zouaves), ce petit homme costaud à tête ronde et épaules épaisses qui ressemblait à un fils de paysans — ce qu'il était d'ailleurs — n'avait pas tardé à se distinguer par son flair joint à une adresse, une intelligence hors ligne.

Quelques-unes des affaires qu'il avait débrouillées, telles que les empoisonnements de Cannes, le double

crime du rapide Paris-Bayonne, étaient restées légendaires dans les annales. Il avait été blessé plusieurs fois et en portait les rudes cicatrices.

Il n'en tirait aucune gloriole apparente. Surtout devant Carelier qui, aucunement jaloux, cependant, car il savait n'être point un brillant limier, le mettait de lui-même sur le sujet qui lui était cher...

Détail piquant, Auguste Favrol se trouvait être près de deux fois millionnaire!... Oh! ce n'étaient point son métier ni ses exploits qui l'avaient couvert d'or!

Longtemps, presque jusqu'à la retraite, il avait pris coutume de dire avec son gros rire d'homme solide :

— On ne s'enrichit pas dans le métier, sinon de philosophie! Baste!... Pourvu que j'en aie assez pour planter mes choux!...

Et voilà que sur le coup de cinquante-cinq ans un vieux, très vieux cousin, épicier dans l'Yonne et qu'il ne fréquentait seulement point, était décédé en le faisant son héritier... Etonnement de Favrol qui ne le soupçonnait pas si cossu!

Près de deux millions!... Favrol se jugeait trop avancé en âge pour changer quoi que ce fût à ses projets et son genre d'existence... Il plaça cette fortune dont il ne mangeait pas le tiers des revenus... Et il continua sa vie simple comme devant... Etant bon, au fond, malgré sa rudesse apparente, il n'avait jamais fait de confidences aux humbles Carelier qui eussent été effarouchés. Il préférait leur amitié à ses rentes...

...On avait donc parlé une fois de plus, ce soir-là, d'indices et d'empreintes, de sosies et d'opium, de lettres anonymes et d'autopsies, tout le bric-à-brac tragique qui les avait hantés, des lustres durant.

Tant et si bien que minuit était arrivé sans crier gare...

Devant la lassitude de son auditoire, Auguste Favrol s'enveloppa de son ample pardessus et but le dernier petit coup de kirsch de l'amitié.

Carelier éteignit le poste qui continuait à moudre de la chanson que personne n'écoutait plus. On prit amicalement et rapidement congé en se souhaitant : « A bientôt. »

Et c'est ainsi qu'au détour d'une rue silencieuse et à demi noire, Favrol tomba en arrêt devant le singulier spectacle qu'offrait Landery penché sur un corps inanimé.

Il y avait à peine deux minutes que le coulissier avait fait cette découverte. Sa première pensée, après le réflexe du recul horrifié, avait été de filer tout droit. Immédiatement, il avait éprouvé la certitude qu'il s'agissait d'un ivrogne endormi et non d'un cadavre.

Courte illusion. Du sang coulait en mince filet entre les pavés inégaux du trottoir...

Plus forte, la décision monta en lui de prendre le large... S'enfuir à grands pas. Ni vu ni connu!...

Difficile! Un homme venait. Il tourna en sifflotant, les mains aux poches, sa grosse canne dans sa poche, le chapeau sur les yeux.

Et lui aussi s'immobilisa, murmurant :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Landery réalisa absolument ce qu'avait de dangereux et d'équivoque cette rencontre. Il pouvait ni plus ni moins être pris pour l'assassin!

Le passant ne faisait pas un geste.

— Je viens de faire cette découverte immédiatement avant vous...

Le silence persistant lui parut offensant :

— Il faut voir si ce malheureux est mort...

Cette fois, le dernier venu jugea sans doute qu'un criminel aussi bien disposé ne pouvait être le vrai ou faisait preuve d'une dose de toupet peu commune, car il se courba en même temps que le coulissier.

Ce dernier souleva la tête de la victime, la tourna vers la lumière et étouffa un cri d'effroi et d'intense surprise...

Le mort était Jan Crestianyi...

Hugues interpella Favrol :

— Comprenez mon émotion, commença-t-il. Je connais ce malheureux... Peut-être pourrait-on essayer quelque chose pour lui. Et...

Favrol, froidement, objecta :

— Mon cher, un conseil. Vous restez par trop longtemps ici... S'il est mort — et je le crois — c'est pour longtemps. Laissez par conséquent au hasard d'une autre rencontre ce corps étendu... C'est sans doute égoïste. C'est assurément prudent.

Il fit une pause et, du même ton tranquille :

— Un homme passait. Moi. Il vous a vu penché sur lui. C'est déjà beaucoup. C'est déjà trop. Je pourrais supputer... supposer... bien des choses.

Et, sur un geste de Landery :

— Je n'affirme pas que je le pense. Je déclare que je pourrais le penser. Si nous étions plusieurs, votre cas pourrait être... serait même fort embarrassant.

— Mais, j'ai la conscience tranquille! protestait Hugues.

— En ce cas, prenez ceci. C'est mon adresse. Je m'appelle Auguste Favrol, chevalier de la Légion d'honneur, ancien inspecteur principal de la Sûreté. Prenez. Et, dès demain, venez chez moi. Puisque vous n'avez rien à redouter, ni de moi, simple passant, ni d'aucun homme, vous viendrez. Passez vers le soir, sept heures, huit, si vous pouvez. Dès que vous serez libre, enfin... Et filez d'ici. Ça sent mauvais.

Hugues continua de monter la rue que le retraité descendit... Le jeune homme demeurait stupéfait par la rapidité de la scène et plutôt indigné par les paroles qui sonnaient encore à ses oreilles.

CHAPITRE IV

— Ma foi, goûtons toujours à ce café avant qu'il ne refroidisse.

Et quand Hugues eut porté la tasse à ses lèvres :

— Fameuse, hé? Ma vieille femme de ménage possède un secret pour le moka que je voudrais bien qu'elle repasse à celle qui la remplacera.

Auguste Favrol sourit dans sa moustache à peine grise :

— A moins que je ne décanille avant elle!... Auquel cas ce ne sera plus la peine...

Deux jours s'étaient écoulés depuis que les deux hommes s'étaient rencontrés. Hugues avait hésité un jour de plus à paraître devant l'ex-inspecteur... En définitive, il s'était décidé. Que risquait-il, après tout?

Après une rapide et dernière visite à l'Institut médico-légal où l'on avait transporté le corps du malheureux violoniste, poignardé entre les deux épaules, il avait sonné après dîner au domicile de Favrol ainsi que celui-ci l'en avait prié.

Il n'était pas dupe de la jovialité avec laquelle celui-ci l'accueillait. Il se sentait dévisagé, détaillé à la dérobée. Et il ne quittait pas des yeux le journal que l'ex-inspecteur gardait étalé sur la table, à portée de main.

Spontanément, le coulissier après avoir fourni ses nom, prénoms, qualités, expliqua en détail ses relations avec Crestianyi. Il parla du bal Martinet, narra les circonstances du vol et ce qu'il affirma en savoir, montra la lettre de Crameck qui l'avait amené sur les lieux du crime.

Le policier l'écoutait sans broncher, tirant méthodiquement sur sa grosse pipe culottée.

— Vous êtes marié? questionna-t-il lorsque Hugues s'arrêta.

— Non, fiancé... Hum!... Enfin, voici exactement.

Landery parla de Sanderson et de la fin de non-recevoir apportée par le père à son projet de mariage...

Il parla ensuite de la déception profonde qu'il traînait après soi depuis ces dernières paroles...

— Je crois que j'ai été très franc, monsieur Favrol, acheva-t-il. Et si vous avez encore des doutes sur mon honorabilité...

Il ne fut pas peu surpris d'entendre le vieux policier répondre :

— Des doutes, mon cher ami?... C'est que j'en ai plus que jamais!

— Ah! çà!...

— Du calme, voyons, du calme. Nous causons. Nous causons même en amis.

— Cependant, vous dites...

— Comprenez, monsieur Landery...

Favrol tira sur sa grosse bouffarde avec lenteur, cligna les yeux, fit craquer ses jointures comme s'il s'amusait à jouer avec les nerfs du coulissier.

— Comprenez. Quoi que je fasse, je ne vois dans cette affaire et à son origine que deux coupables présumés. Ce Crameck et vous. Vous étiez les deux seuls présents la dernière fois que le violon fut entre les mains du malheureux Crestianyi.

— Pourtant...

— Laissez-moi poursuivre, monsieur Landery. Admettez si vous le voulez que je fasse de l'enquête à froid, que je raisonne d'après l'absurde.

— Soit.

— Ensuite, votre désir de faire l'enquête vous-même. Ce silence que vous avez exigé du Magyar... jusqu'au moment où, peut-être, il a perdu patience...

— Je vous ai expliqué. Il fallait être discrets. Sans quoi les voleurs...

— Bon, bon!... Il y a encore ce beau-père en puissance, homme riche qui ne vous veut pas pour son

gendre, actuellement, votre situation n'étant pas étayée par une fortune liquide quelconque...

Landery, à part soi, estimait que le raisonnement de Favrol était bâti à chaux et à sable.

— Tout ça est contre vous, mon jeune ami. Et j'ajoute : votre malencontreuse présence sur les lieux du crime juste après que...

— Pur hasard.

— Qui dit le contraire?... Vous n'y étiez pas moins, avouez-le.

— Mais sacristi! La lettre de Crameck!...

— Certes. Et si cela peut vous consoler, je vous répète que Crameck est, dans mon esprit, aussi capable que vous-même d'avoir fait le coup. Surtout, dans votre intérêt, gardez sa lettre!...

— Vous étiez aussi sur les lieux du crime, rétorqua Hugues, irrité de s'entendre dire ces choses.

Le détective retraité sourit :

— Voyez-vous, si je m'en mêle, je tirerai cette affaire au clair. Pour l'instant, je me fais l'effet de ces vieux généraux qui, trop marqués pour faire la guerre, entretiennent leur sens tactique en piquant des petits drapeaux sur la carte des opérations.

Il se mit à frapper de la paume sur le journal, qui était une feuille du soir récemment achetée.

— Tenez, ce qui me décide est cette veulerie, cette sottise aussi, des sphères officielles. Lisez...

Hugues déchiffra l'article que le bonhomme soulignait de son gros doigt carré :

« On sait que le corps du violoniste hongrois Crestianyi trouvé ensanglanté en pleine nuit, mardi, à Belleville, a été transporté à l'Institut médico-légal aux fins d'autopsie. L'homme a été frappé de deux coups de couteau dans le dos dont l'un, intéressant la région du cœur, a été mortel. Il s'agirait, croit-on, d'un règlement de comptes entre étrangers. L'enquête continue. »

— Et voilà. Si ça ne fait pas pitié! « L'enquête continue »!... Ça veut dire que demain ou après-de-

main on n'en parlera plus... Je connais ça, moi, vous savez!... Et il s'agit d'un type qui possédait, dit-on, un Stradivarius valant une fortune!... Personne ne pipera mot, visiblement, pour éviter les sales histoires. Et si Favrol qui devrait roupiller aussi ne se bouge pas, il y aura des crapules pour trouver la vie belle!

— Vous avez raison, monsieur Favrol. Il faut démasquer les coupables, décida Landery en serrant les poings. Et au plus tôt.

Favrol retrouva incontinent son expression railleuse.

— Bien parlé. Il est vrai que, coupable au premier chef, vous en diriez autant, mon cher monsieur Landery. Vous n'iriez pas avancer, par exemple : « Silence, Favrol... Et part à deux sur la vente!... » Hé?...

— A la fin des fins, je proteste! s'écria le coulissier, les sourcils froncés. Il m'est odieux de me voir mêlé à cette affaire. Si j'y ai participé, c'est en toute droiture. Ce serait à dégoûter les honnêtes gens d'être ce qu'ils sont si on les collait, en guise de paiement, sur la paille humide des cachots! Franchement, monsieur Favrol, regardez-moi en face.

— Si fait, si fait... On m'a tant dit cela, dans ma vie! Et de fieffées canailles, parfois. Il faut se méfier. Prouvez-moi que Crameck est celui qui a fait le coup. Le coup du violon, le coup de Crestianyi... ou les deux! Il n'y a, apparemment, que lui ou vous. Prouvez. C'est votre intérêt, mon cher Landery.

— Pardon, prouvez vous-même! C'est votre ancien métier!...

— Soit! dit Favrol sans forfanterie. Je prouverai... je veux dire : je trouverai... Je vais me mettre en campagne. Encore un peu de café... Si, si!... avant qu'il ne soit tout à fait froid...

CHAPITRE V

La remarque du policier s'avérait juste. Les journaux avaient publié quelques lignes concernant la mort du violoniste.

Evidemment, des faits de ce genre, Paris en connaît si fréquemment qu'il est impossible à la chronique de s'y étendre.

Jan Crestianyi était pauvre, peu connu, sauf d'un certain milieu d'artistes. Parmi eux, beaucoup avaient entendu dire qu'il possédait un violon de très grande valeur. Combien, toutefois, le croyaient vraiment? Quelques-uns... Les autres haussaient les épaules lorsqu'on vantait devant eux le fameux instrument.

— Le pauvre type croit que c'est arrivé! disaient-ils. Après tout, s'il peut appâter un jour quelque imbécile, collectionneur de culs de bouteilles ou de boîtes à sardines bien astiquées, il n'a pas fait un mauvais calcul... Ces gens-là se rencontrent...

Jalousie ou incrédulité...

Au reste, le directeur de la Taverne Blanche n'avait pas manqué d'apprendre à la ronde que Crestianyi avait vendu son violon... On ne pouvait donc logiquement prétendre que le vol avait été le mobile de l'assassinat.

Et c'est pourquoi une mort qui eût dû avoir un retentissement énorme était passée inaperçue.

Favrol se frottait les mains. Devant cette apathie — ou, plutôt, cette ignorance — des services où, jadis, il avait brillé, il voyait le champ libre, l'enquête sans complications qu'il mènerait lui-même, tout seul et vite, si possible, car il se doutait que cette satanée question du violon ne laisserait pas d'être bientôt soulevée. Elle était à la merci d'un hasard. Il fallait aller plus rapidement que le hasard.

Le retraité était partagé entre deux sentiments dis-

parates. D'un côté, la satisfaction de « reprendre du service », de s'illusionner sur l'activité qu'il croyait à tout jamais terminée. D'autre part, la colère où le mettait l'incapacité, comme il ne craignait pas de le dire, de ceux qui l'avaient remplacé à la Sûreté.

— Ça, des limiers! ricanait-il, le lendemain du jour où nous l'avons vu recevoir si curieusement Landery. Ça, des limiers!... Allons donc! Quelle misère!... Jamais la canaille n'a eu plus belle carrière! Il y a là de quoi pêcher dix ans d'avancement pour qui sait y faire. Et vous allez voir que, pour leur faire honte, c'est le papa Favrol, un soi-disant « vieux », qui va tirer les choses au clair!

Ce qu'il appelait, pour son plaisir personnel, « l'affaire du Stradivarius », commença donc vraiment à partir du moment où, chaussant ses souliers confortables et coiffant son feutre d'antan, le père Favrol sortit pour prendre le vent.

Il se disait avec juste raison que l'important était de repérer les luthiers et marchands d'instruments parisiens. Non pas les petits tels que ce Juif chez qui nous avons vu Crestianyi peu avant sa mort, mais les huit ou dix principaux de la capitale, ceux, enfin, qui étaient susceptibles de traiter un achat de cette envergure.

En effet, Favrol était persuadé que les possesseurs du violon 1702 feraient tout leur possible pour l'écouler sur place avant de tâter la province peu intéressante et l'étranger assez dangereux.

Les lacunes de l'enquête, le silence des journaux ne pouvaient que les y encourager. Et le bonhomme se félicitait de ce que Landery avait aidé à ce silence en priant Crestianyi de garder le mutisme.

C'est pourquoi, ouvrant un Bottin récent, Favrol avait pointé un certain nombre d'adresses connues. Puis, il avait refermé le gros livre en sifflotant, tic qui le prenait chaque fois qu'il était en proie à de vives préoccupations.

Comme pour corroborer sa décision, une scène ty-

pique se déroulait à cette même minute chez Bractiz et Leugat, gros luthiers des environs de la Madeleine.

Une jeune fille d'environ vingt ans y pénétrait dans le magasin situé au premier étage. Elégamment mise, distinguée d'allure, elle portait un étui à violon.

— Vous désirez, mademoiselle? s'enquit un gérant.

Elle expliqua vouloir parler à l'un des associés.

Le gérant déclara :

— M. Bractiz est en voyage, mademoiselle. Quant à M. Leugat, il procède à une expertise. Vous désirez absolument le voir?

— Oui, monsieur, insista la demoiselle.

— Et vous êtes pressée?

— Je ne suis pas à un quart d'heure près.

— S'il en est ainsi, je vais le prévenir. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Son expertise achevée, M. Leugat fit prier la jeune fille de venir à son cabinet. Là, elle exposa l'objet de sa visite. Avant qu'elle eût achevé, M. Leugat avait froncé le sourcil et, laissant voir aussitôt une imperceptible ironie :

— Un Stradivarius, mademoiselle? Vous dites bien un Stradivarius? C'est une chose rare. Et je demande d'abord à voir...

— C'est tout naturel, monsieur.

Elle ouvrit son étui et présenta l'objet aux regards éblouis du grand expert.

Il avait fallu peu de temps à celui-ci pour se rendre compte que c'était là une riche pièce.

— Vous... êtes propriétaire de cet instrument?

— Mais oui, monsieur. Je suis premier prix du Conservatoire depuis l'an dernier. Ce violon est un cadeau de famille auquel mon grand-père, ancien soliste, tenait comme à la prunelle de ses yeux. Lorsque j'eus mon diplôme, papa fut si heureux qu'il m'en fit don. Je n'ai pas encore osé m'en servir en public. Il cause trop de tentations.

Elle baissa les yeux avec embarras pour ajouter :

— D'ailleurs, maman est tombée longuement ma-

lade et nous sommes dans une grande gêne. En le vendant, je pourrais en acheter un autre plus modeste mais tout de même excellent. Et nous pourrons soigner ma mère.

M. Leugat, tout en écoutant, ne parvenait point à arracher ses yeux du joyau qu'on lui présentait.

Il ne pouvait douter de son authenticité. Restait à l'identifier dans la famille somptueuse des Stradivarius connus.

Il se prit à compulser un catalogue, compara longuement diverses photos de bois et d'étiquettes, confronta images et original et déclara :

— C'est le violon surnommé « Soleil Levant », daté 1702.

— En effet, dit la jeune fille.

— Le seul qui fut construit en cette année-là. Il appartenait en dernier lieu au prince Paul de Hongrie. Depuis la fin de la guerre on perd sa trace.

La jeune fille ne faisait plus aucun commentaire. Elle paraissait craindre qu'on l'interrogeât plus avant. Au demeurant, le luthier ne lui posa pas de questions nouvelles.

— Laissez-le-moi. Je vais vous délivrer un reçu. Je puis vous trouver dans les quarante-huit heures un acheteur en France, mais plus facilement en Amérique.

La petite dont les yeux brillaient n'hésita point. Elle prit le récépissé signé qu'il offrait en garantie et repartit avec son sourire le plus reconnaissant à l'adresse du grand marchand.

...Cependant que ce fait important demeurait encore ignoré de lui, Favrol, connaissant déjà Hugues, l'une des têtes de son enquête, souhaitait approfondir la seconde inconnue : qui était Rodolf Crameck?

Se rendre chez lui?... Bien risqué, cela!... L'autre aurait vite fait de le dépister...

Un autre moyen paraissait plus opérant. Le retraité se présenterait à la brasserie des Champs-Elysées où jouait le Hongrois. Sous prétexte de faire donner des

leçons de violoncelle à une personne de ses amies, il engageait aisément la conversation.

On sait que, rompu aux combinaisons du métier, Auguste Favrol n'était jamais à court de solutions ingénieuses.

— Quelle bêtise, se répétait-il tout en se dirigeant vers le métro afin d'y prendre la ligne Maillot, quelle bêtise, parce qu'un homme approche de la soixantaine, de voir les services judiciaires le limoger purement et simplement!

Comme si des jeunes pouvaient posséder la riche expérience faite de tant de dangers et de tant de déceptions accumulés... C'était à l'âge où l'homme arrivait à l'apogée de ses capacités qu'on lui disait : « Va-t'en; tu es trop vieux. »

Favrol ne s'était jamais senti plus alerte, l'esprit plus clair, le jugement plus prompt...

Il grognait encore *in petto* quoique l'asphalte l'eût ressaisi et que l'air un peu lourd de l'après-midi brumeux de mars effleurât sa physionomie chafouine.

Il parvint bientôt au luxueux établissement, calme à cette heure. Il demanda à l'un des chasseurs si l'on pouvait voir M. Crameck, musicien de la maison.

— Il ne fait concert qu'à partir de sept heures, monsieur.

Le gosse se ravisa :

— Attendez. Pour plus de précisions, je vais voir le gérant.

L'ex-policier commanda un demi Alsace et attendit, les deux poings sur sa canne, tel un bon bourgeois.

Le chasseur revint bientôt, les doigts au polo :

— M'sieur.

— Eh! bien, petit?

— M. le gérant me dit de vous répondre que M. Crameck n'est plus à l'orchestre. D'ailleurs, le voici, M. le gérant.

Le gérant, en complet chic, bien rasé et la chevelure calamistrée, s'inclinait :

— Vous n'êtes pas le premier qui demandiez

M. Crameck. Plusieurs de ses amis, des Hongrois, se sont présentés déjà.

— Vous l'avez donc mis à la porte?

— Pas le moins du monde, monsieur. C'est un excellent artiste dont le jeu et la sonorité plaisaient énormément à nos habitués. Mais depuis quelques jours il affirmait vouloir quitter Paris.

— Ah?

— Oui. Il prétendait que les engagements payaient mieux en province.

— Possible...

— Et comme il n'avait de contrats de plus d'une semaine ici, n'est-ce pas...

— Bon... Et... où est-il parti?

Le gérant haussa ses épaules bien carrées sous le rembourrage du veston impeccable.

— Ah! ça, monsieur...

— Merci, gérant.

— De rien. A votre service.

La chose se corsait. A la vérité, ce départ était plutôt étrange qui concordait exactement avec la mort violente de Jan Crestianyi!

L'ex-policier acheva son demi et, ne voulant pas avoir l'air d'être venu pour enquêter, en commanda un second. Il contemplait distraitement le spectacle de l'avenue, cet endroit idéal, le plus beau de Paris, l'un des plus somptueux du monde.

Deux points dominaient l'affaire. Deux personnages, le coulissier, le violoncelliste. Du coup, le plateau paraissait vouloir pencher. Si Hugues Landery était le coupable, il était doué d'un fier aplomb!

Pourtant, il ne pouvait attirer l'attention autant que ce douteux ami du mort qui l'avait menacé et frappé quelques heures avant son dernier soupir et qui, à point nommé, « faisait » l'engagement en province sous prétexte que « ça » payait mieux qu'à Paris.

Comme par un pur hasard!

Favrol régla ses consommations, bourra sa pipe

qui, à vrai dire, ne lui quittait guère les dents du matin au soir.

Puis il décida de poursuivre la tournée des luthiers.

Oh! Sans grande conviction! Car il en avait vu déjà une bonne demi-douzaine qui n'avaient pas, en magasin, plus de Stradivarius que sur la main!

Il remonta l'avenue, sauta enfin dans l'autobus, descendit non loin de la Madeleine et là, consultant un calepin, prit la direction de la firme Bractiz et Leugat.

...Où la victoire devait commencer à lui sourire...

Il débita sa fable bien apprise :

— Je désirerais un beau violon...

— Il y a des violons très beaux à de différents prix, monsieur.

— Certes. Un très beau. Tenez, quelque chose de magnifique. Je ne regarde pas au prix.

— En ce cas...

— Et, vous savez, je m'en rapporte à vous. Moi, je préfère vous l'avouer, je n'y entends rien. Je suis grand-père et désire gâter un enfant qui m'est cher et est excellent musicien.

— Mes félicitations pour lui et vous! dit M. Leugat qui précisément sortait de son cabinet.

Et il donna ordre qu'on exhibât aux yeux du client éventuel les belles pièces susceptibles de l'intéresser.

— Combien je regrette que mon petit-fils ne soit pas à mes côtés, répétait le bonhomme avec une conviction qui eût gagné un cœur de pierre... N'auriez-vous pas plus cher? Si vous saviez quel artiste est ce gamin... Presque un virtuose.

M. Leugat, après avoir retenu un sourire amusé devant ce débordement exagéré d'admiration familiale, garda le silence un moment, regarda mieux, comme s'il le détaillait, le brave client qui lui faisait face.

Fort riche peut-être; prêt à un achat inouï, qui sait? Il avait rencontré parfois de ces gens simples et naïfs qui achetaient des pièces de plusieurs centaines de milliers de francs!

— C'est que, cher monsieur, j'aurais bien...

Il se ravisa comme quelqu'un prêt à dire une sottise :

— Mais non... ce serait trop cher... une pièce unique...

— Unique? fit Favrol qui dressait l'oreille.

Et, prenant son air le plus ignare :

— Qu'entendez-vous par unique? Unique au monde? reprit le policier.

— En toute franchise, oui, cher monsieur!

— Ah! Ah!... Si mon petit-fils pouvait...

— Une pièce unique, quasi rarissime, cela je ne crains pas de le dire... Un Stradivarius de toute beauté que l'on m'a apporté ce matin même... Quant au prix!... Non, non, monsieur, cela ne peut pas vous intéresser.

— Combien vaut-il?

— Un million et demi... Il fut joué par Paganini, dit-on.

Chose surprenante, inouïe, le bonhomme ne sourcilla pas... M. Leugat n'en croyait point ses yeux.

— C'est cher, se borna-t-il à dire... Et un rabais...

— On l'aurait pour huit cent mille. Il est de 1702, monsieur! C'est le fameux « Soleil Levant »!

— On a beau être... à son aise, hum!... Même riche si vous voulez, fort riche... Pas à dire, ce sont des sommes! reprit Favrol.

Il réfléchissait — ou, plutôt, feignait d'être plongé dans une profonde spéculation intérieure. Il marmottait entre ses dents, assez nettement pour être entendu :

— Je n'ai guère profité de mon avoir... Quand on est vieux on ne mange pas ses rentes, n'est-ce pas... Il n'y a que ce petit gars, toute ma famille, en somme, qui peut me faire faire une folie...

— Posséder le « Soleil Levant » à huit cent mille n'est pas une folie, monsieur, dit Leugat. Sauf pour moi qui y laisse ma commission...

— Vous avez raison. Que le gamin ait ce violon

qui est, dites-vous, une fortune, ou la fortune elle-même qui peut se déprécier... D'autant qu'il lui en restera!...

Il eut un petit hochement de tête orgueilleux...

« Faut-il que certains rustres soient riches! », songeait Leugat confondu.

Cet air de satisfaction béate avait trompé le grand luthier.

Il lui montra l'instrument que Favrol admira d'instinct. Il poussa l'astuce jusqu'à poser quelques questions frisant le ridicule. Leugat y répondit obligeamment. Il voyait sa vente assurée.

Puis le policier demanda à emporter le Stradivarius... Le luthier répliqua :

— Mais monsieur... hum!... Il vous faut alors verser une caution, offrir des garanties. Si vous avez un compte en banque c'est facile.

— J'ai un compte en banque. Le voici. Le bordereau date de la semaine dernière. Voyez. J'ai, au Crédit Lyonnais, un million sept cent quatre-vingt mille francs...

— Vous m'autorisez à téléphoner à la banque?

— Parbleu!

M. Leugat s'exécuta. Cinq minutes plus tard, le violon était entre les mains de l'ex-policier. On le lui laissait pour quarante-huit heures... Ensuite, il devrait en être acheteur ou le rapporter.

Il ne se tenait pas de joie en rentrant chez lui. Les trésors de Golconde ne l'auraient pas mieux comblé.

— 1702! Le « Soleil Levant »!... Joué par Paganini et ayant appartenu au prince Paul de Hongrie! Il tenait certainement le violon du pauvre Magyar poignardé! Désormais, il faudrait venir trouver Auguste Favrol pour remettre la patte sur la « pièce unique », comme disait Leugat. Et alors, on serait deux! Et alors, il y aurait du sport, vingt dieux!

Le même soir, Hugues Landery revint sonner après le dîner, et le bonhomme l'accueillit aimablement.

Le coulissier, lui, était soucieux. Sans qu'il prétendît le laisser voir, cet Auguste Favrol, ironique et perspicace comme la sybille en personne, l'intimidait. Il sentait qu'il eût été inutile, en eût-il éprouvé la nécessité, de composer devant celui-là. Prendre l'attitude fanfaronne, à quoi bon? Il lisait en vous comme à travers une vitre.

— Vous paraissez empoisonné, mon cher monsieur Landery.

— On le serait à moins! Depuis que vous me considérez comme un coupable, je ne peux pas avoir le cœur à rire!

Favrol ne releva pas la remarque.

— Rien de neuf? fit-il, mi-figue, mi-raisin.

— Si. Regardez le journal de ce soir. On a jasé. Quelques langues se délient et l'on connaît l'existence du violon de Crestianyi.

— Et... on se demande si le crime n'a pas eu le vol pour mobile?

— Tout juste. Lisez, monsieur Favrol. Lisez.

Favrol repoussa la feuille, en sortit une autre de sa poche et riposta :

— Inutile. Car le violon du mort est retrouvé.

— Retrouvé!

Le visage de Landery s'éclaira.

« Hé! hé! songea l'ex-policier remarquant ce sursaut et cette animation, est-ce que tu serais un brave garçon, toi, un simple honnête homme accusé à tort? Tes réactions vont me le dire, mon petit vieux! »

— Oui, reprit-il tout haut, on affirme dans *Paris-Soir* qu'il a été retrouvé dans la chambre du mort, entre le lit et le mur, où il avait coutume de le dissimuler.

— Que je suis content, explosa Hugues. Vous voyez bien que...

— Minute! le calma Auguste Favrol. Rien ne prouve que ce soit le vrai.

— Hélas...

— Ce peut être un violon camouflé.

Le souffle, l'élan coupés, Hugues se mordait les lèvres.

— Minute, petit. Pas tant d'emballement.

— Monsieur Favrol, comment aurait-on eu le temps de maquiller un violon au point que les connaisseurs...

— On l'a fait, pourtant.

— Quoi! A présent voilà que vous certifiez!

— Oui.

— Les preuves?

— Les preuves de quoi, monsieur Landery? Que le violon que détient la police officielle est un faux? Rien de plus simple. Attendez une seconde.

Il sortit de la pièce. Les secondes devinrent des heures pour Hugues qui ne comprenait goutte à ce qui allait se passer. Favrol revint. Il tenait un étui sous une housse neuve d'un vert-gris qui ne dit rien, au premier abord, au coulissier.

— La preuve que l'autre est un faux c'est que celui-ci est le vrai.

— Le vrai!... Le vrai!

Les mots s'étranglaient dans la gorge de Landery.

— Voilà.

Un déclic. La housse sauta. Hugues reconnut l'étui de Jan Crestianyi... Le couvercle balança. Dans la soie mauve qui l'enveloppait toujours, le « Soleil Levant » apparut. Il était si beau, si pur de lignes, si semblable, en un mot, à cette vision qu'en avait eue le jeune homme peu avant le larcin, qu'il s'écria comme un chrétien qui voit Dieu :

— C'est lui, lui!... Ah! comment dire ce que je ressens!

On ne pouvait plus le soupçonner! On ne pouvait plus le traiter de voleur! Encore moins de criminel!...

Des larmes lui vinrent aux yeux et il serra les mains de Favrol convulsivement...

— Est-ce le vrai, ça? rayonnait tranquillement le bonhomme.

— Puisque je vous le dis! D'ailleurs, Crestianyi

avait légèrement gravé une petite croix de Saint-André portant ses initiales à un endroit connu de lui seul. Il m'avait révélé cela un jour que nous parlions de son instrument. Ici, tenez, à ce qu'il affirmait. Près du bouton de cordier! Permettez que je constate.

Il s'écria, victorieux :

— Elles y sont! Croix et initiales!... Ah! monsieur Favrol! monsieur Favrol!... Pauvre type! Son cher Stradivarius pour lequel il est mort!... Il est là!... Devant moi! C'était un si gentil copain que Jan Crestianyi. Pas bavard mais attachant et doux... Nous nous voyions assez peu mais nous entendions bien... Pauvre type!... Oui, pauvre type!

Favrol, gagné par ces accents et plus ému qu'il ne voulait le paraître, lui frappa gentiment l'épaule :

— Landery, mon petit, pardonnez-moi. Je vous ai présumé coupable. Il le fallait pour les nécessités de mes recherches. Comme les médecins, les policiers sont souvent contraints de paraître des brutes... Or, une émotion telle que la vôtre, de vraies larmes de joie et de tristesse mêlées ne trompent pas. Vous êtes un honnête homme, Landery. Il ne reste plus, pour l'instant, qu'un accusé...

Il se tut un instant :

— Le faux ami du mort, le fameux Crameck. De celui-là le cas n'est pas clair. Il est en fuite. Du moins, tout le laisse supposer...

— Comment le savez-vous?

— Le métier!... Je l'ai appris cet après-midi en donnant un coup de pied jusqu'à la taverne des Champs-Elysées où il jouait jusqu'à ces derniers temps. Il est en province, paraît-il. Inutile de se biler; les copains essaient de caser la marchandise. On a, entre temps, colloqué un rossignol bien imité dans la chambre de Crestianyi. Pendant que tous les policiers croient qu'il s'agit du vrai, il aura le temps de voir devant lui! Si l'enquête — il faut s'attendre à tout — conclut à l'authenticité du violon dont parlent les journaux, nous allons voir notre homme dé-

barquer à Paris comme si de rien n'était! C'est là que je pourrai étayer les doutes qui pèsent sur lui. Et agir!...

— Evidemment, dit Landry. Votre calcul est juste. Et si vous me disiez comment vous avez réussi à détenir cette merveille que j'imaginais à jamais perdue?

— Asseyez-vous là. Laissez-moi bourrer ma pipe et vous verser un verre de Calvados pour vous remettre. Et je vais vous faire la confidence...

CHAPITRE VI

Tiré d'un affreux cauchemar, ne sentant plus peser sur lui le redoutable regard méfiant et railleur du père Favrol, Hugues Landery n'était point redevenu, pour autant, complètement heureux.

L'idée qu'il ne pourrait faire sa femme de la ravissante et douce Maud Sanderson séparée de lui par une misérable et infranchissable barrière d'intérêt, cette idée-là lui était insupportable.

Questionné par Favrol qui n'avait pas tardé à devenir son vieil ami, il lui avoua sans peine son chagrin.

— Bah! Bah! le réconforta le bonhomme toujours optimiste. Je connais ça, moi qui vous parle. Je n'ai pas toujours été le chevronné au poil gris que vous avez devant vous! J'ai eu vingt-cinq ans et ai aimé d'amour. J'ai désespéré d'épouser jamais celle qui devait tout de même devenir ma femme... C'est comme je vous le dis, j'ai broyé du noir! Et puis, au bout du compte, ça ne m'a pas empêché de convoler un beau matin!... Ah! Jeunesse!... En somme, mon petit, que vous manque-t-il? De l'argent liquide? La chose se trouve.

— Vous en parlez à votre aise!

— Allons, allons, garçon! De la foi dans l'avenir,

mille diables! Hugues se figurait sincèrement que de telles exhortations n'étaient qu'amabilité. Il ne savait pas — comment aurait-il su! — que le père Favrol détenait tout simplement le secret de son futur bonheur.

La première chose que le détective retraité avait accomplie, en bon limier qu'il était, avait consisté à chercher dans l'étui du violon un indice quelconque capable de l'aider dans ses recherches.

Il n'avait pas été peu surpris en découvrant, après un examen minutieux, entre la panne de velours vert cru et le bois de la caisse, un papier timbré déjà sali et un peu jauni remontant à une quinzaine de mois, ainsi que l'indiquait la date, et qui portait ces mots dont il convient de respecter soigneusement l'orthographe et la syntaxe :

« En cas que je viendrai à mourrir par accident, malade ou subitement, je veux que mon violon Stradivarius soi la propriété de mon ammi Hugues Landery, coullisier en bourse à Paris qui a toujours étai gentil pour moi et très bon.

« A Paris, le 17 janvier 1933,

« Jan Crestianyi. »

Suivait l'adresse. Pièce absolument authentique comme le violon même. Et qu'ignorait totalement Landery, cela sautait aux yeux.

Le bonhomme avait plié ce document précieux dans son portefeuille, aux côtés de la lettre signée Crameck que, sur sa demande, Hugues lui avait confiée. Et, depuis, il se riait doucement et énigmatiquement du chagrin du jeune homme. Ne détenait-il pas le secret d'y mettre un terme?

Le policier n'était qu'au début d'une série de résultats heureux. Car, dès l'aube, le lendemain, on cognait à sa porte.

En dépit de son âge, Favrol avait le sommeil dur. D'autant plus dur que, réfléchissant parfois plusieurs

heures dans la nuit, le petit jour le trouvait souvent endormi à poings fermés.

Il commença par ronchonner. Puis, comme le frappeur récidivait :

— On y va, on y va. Qui est là? demanda-t-il en hâte en sautant de son lit et en enfilant hâtivement un vêtement.

Il jeta un regard sur le revolver placé sur la table de nuit. Dame! Depuis qu'il avait chez lui une pièce rare, il fallait être précautionneux!...

Tout bas, comme il répétait sa question, une voix souffla par le trou de la serrure :

— Hugues Landery.

Ma foi, si ce n'était pas lui, il ne serait pas seul pour l'accueillir!...

Et il mit solidement en main son browning... Prudence superflue. La porte entr'ouverte, le visage du coulissier lui apparut. Il se glissa vite dans le logement.

— Hé, quoi! blagua Favrol, vous ne reposez plus, mon cher? Vous continuez donc l'enquête à ma place? Vous devriez savoir que cette besogne ne vous réussit pas.

— Ne plaisantons pas, monsieur Favrol. J'ai du nouveau.

— Ah! bah! susurra Favrol en frottant ses paupières lourdes d'un sommeil inachevé.

— Oui. Figurez-vous que Crameck est à Paris.

— Hein!

— Comme je vous le dis!

— Où l'avez-vous vu? Et quand?

— Hier au soir. Il pénétrait dans un petit restaurant-bar du haut de la rue d'Amsterdam. Je passais, me rendant place Clichy. Aussitôt que j'eus repéré le bonhomme, j'ai eu peur de le perdre. Je suis entré aussi.

— Il vous a repéré?

— Naturellement. Il a changé de couleur, mais

tout en essayant de crâner. Il a mangé hâtivement, puis est ressorti.

— Tout ça ne nous dit pas où il habite.

— Je le sais. Je l'ai filé de mon mieux.

— Quand je parlais d'enquête! riait Favrol.

— Ça n'a pas été tout seul. Il se méfiait. Bref, il est en hôtel dans le quartier Mogador. Il n'a pas osé revenir à Belleville...

— Cette idée!

— Quel culot, ce type, hein?

— Au fond, tout naturel, mon petit. La presse est bonne. On a retrouvé, soi-disant, le violon de Crestianyi. Il se sentait près d'être talonné. Il a filé un moment. Aujourd'hui, que risque-t-il? Il a bien réalisé que c'était l'absence qui devenait dangereuse pour lui. Pas bête, il s'est dit : « Montrons-nous au grand jour... »

Et, hâtivement, l'ex-policier conclut :

— Merci d'être venu dès le matin. Il importe que je me mette sur sa trace. Et sans tarder. Dès que cela sera intéressant, je vous le dirai. Au revoir.

Crameck revenu! Décidément, tout marchait au gré de ses désirs! A peine une heure plus tard, Favrol atteignait la petite rue que lui avait indiquée Landery et ne tardait pas à repérer l'hôtel modeste qui faisait l'angle d'une impasse.

Après avoir mûrement réfléchi et pris sa décision, il se présenta et demanda à parler au violoncelliste.

Une fille de service monta chez celui-ci qui fit répondre qu'on eût à l'attendre car il achevait sa toilette. Favrol, un quart d'heure durant, attendit donc patiemment. Enfin, le Hongrois descendit l'escalier étroit qui sentait le renfermé et déboucha dans le corridor sombre.

Lorsqu'il fut près de lui, l'ex-policier vit qu'il était pâle et indécis sur l'attitude qu'il convenait de prendre. Sa raideur d'accueil lui démontra qu'il n'était guère enchanté de rencontrer un inconnu dans l'état d'esprit où il se trouvait.

Le vieux fut cordial et simple. Il l'invita à boire quelque chose avec lui. Installés à une terrasse voisine, pendant qu'on les servait, il ne cessait de détailler le musicien.

C'était bien l'homme à la physionomie ingrate dont lui avait parlé Landery; il était de ces individus dont on dit qu'on ne passerait pas un bois en leur compagnie. Cependant, aucune méchanceté d'expression dans ses prunelles couleur de café. Le front était bas mais plus buté que cruel. Le menton carré mais sans rudesse. Quelle que fût la prévention qu'il ressentît, Auguste Favrol, qui était fin observateur, dut constater tout cela.

« S'il a agi, c'est sans préméditation et poussé par un autre », se disait-il.

Rodolf Crameck, vraiment inquiet, n'osait poser le premier la moindre question. Au tremblement de ses doigts sur la cigarette qu'il portait à ses lèvres de temps à autre, le « père Favrol » constatait combien il était ému.

— Voilà ce dont il s'agit, monsieur, expliqua-t-il enfin. Je désirerais faire donner des leçons de musique à un enfant d'une dizaine d'années et...

Le visage crispé du Hongrois s'éclaira fugacement :

— Rien de plus simple!

Et il toussa, s'apercevant que sa voix était aussi frémissante que ses gestes.

— Je suis allé, sur les conseils d'un ami à la « Taverne Mauresca », aux Champs-Elysées. Là, on m'a appris que vous aviez quitté Paris.

— J'ai... en effet... été parti quelques jours... pour me reposer dans ma famille.

— Tiens. Le gérant m'a répondu, lui, que vous préfériez les engagements en province!

Le bref éclair de soulagement qui avait traversé le regard noir de Crameck fit place à la crainte. Ce bonhomme-là en savait bien long. Qui était « l'ami » qui avait guidé ses pas vers les Champs-Elysées?

Et, en définitive, cette histoire de leçons pouvait-elle être bien convaincante?

— Si vous voulez bien me donner votre adresse, reprit candidement Favrol... Rue de Belleville, n'est-ce pas? C'est amusant, figurez-vous. C'est à deux pas de chez moi.

— Non. C'est que... je vais vous dire... j'ai déménagé.

— Tant pis. C'est égal. Si vous voulez bien me griffonner votre résidence actuelle sur un bout de papier... Je suis assez myope. Vous vous en tirerez mieux que moi.

Favrol lui tendit un carnet et son stylo. L'autre parut ne pas voir le piège.

— Avec plaisir, dit-il.

Il prit le porte-plume et, le calepin bien posé sur le marbre du guéridon, en s'appliquant visiblement, il traça quelques mots.

Quand l'ex-policier de la S. G. eut ce texte sous les yeux, il cacha difficilement son étonnement. L'écriture n'était aucunement celle de la lettre adressée à Hugues et qui l'invitait, on le sait, à se rendre à minuit rue de Belleville. L'écriture de Crameck, la vraie, était un peu enfantine. L'autre était élégante, sûre, « intellectuelle », si l'on peut dire.

Alors?... Que croire?... Qu'imaginer sinon que Crameck n'était pas l'auteur de la lettre, n'était sans doute ni le voleur ni l'assassin?...

Favrol fit appel à tout son sang-froid et parvint à garder son naturel.

« Employons les grands moyens », décida-t-il...

— Avez-vous des loisirs, monsieur Crameck, ce matin?

— Certes, fit Crameck sans hardiesse.

— Il s'agirait de venir chez moi. J'ai acheté un violoncelle dans une vente. Oh! Pas très cher. Vous pourriez me dire s'il convient à votre futur élève. J'ai aussi un lot de différentes méthodes et parti-

tions qui pourraient lui servir. Je vous défraierais de votre dérangement.

— Je veux bien...

Favrol, cachant sa fébrilité manifeste, héla un taxi et, après avoir donné son adresse, ils montèrent...

... Vingt minutes plus tard, la porte bien close, le vieux policier déclarait, démasquant ses batteries :

— Mon cher ami, il n'y a pas de violoncelle chez moi. Mais il y a mieux. Je suis Favrol, inspecteur de la Sûreté. Quel rôle avez-vous joué dans l'affaire Crestianyi?

Là-dessus, il tâta dans sa poche la crosse de son revolver... Mais le pauvre type qui lui faisait face, livide et balbutiant, ne songeait ni à fuir ni à se jeter sur lui.

— Monsieur... Je devinais que vous étiez... enfin, que vous n'étiez pas... Je suis innocent, monsieur, innocent!

— Je ne demande qu'à le croire. Et c'est pourquoi je vous pose cette question : Pour quel motif avez-vous écrit à un certain M. Landery, le jour même de l'assassinat de Crestianyi, une lettre qui...

Les prunelles dilatées par la surprise et l'indignation, le violoncelliste regardait Favrol comme s'il parlait un langage inconnu.

— Il me semble, Crameck, que je suis clair.

— Monsieur... Je ne comprends pas... Je vous jure que je ne comprends pas.

— Vous avez bien eu, quelques heures avant le crime, une violente dispute avec Crestianyi?

— Oui, oui. Ça, j'avoue. Mais jamais, vous m'entendez, jamais je n'ai eu la pensée de tuer Jan... J'ai senti la patience m'échapper précisément parce qu'il paraissait m'accuser... J'ai sans doute mauvaise apparence, monsieur... je le sais. Je ne paie pas de mine et cela m'a joué assez de vilains tours dans cette fichue existence où l'on juge les gens sur leurs façons... Au fond, je mets l'honnêteté au-dessus de

tout... Moi, pauvre étranger, je n'ai que ces deux seuls biens, mon talent de musicien et ma droiture!...

Et, désireux de couper court à cette pénible suspicion :

— Voulez-vous voir un échantillon de mon écriture? Vous comparerez...

— Inutile, fit Favrol, puisque vous me l'avez fourni tout à l'heure sur la table du café. En vous faisant écrire, je voulais vous perdre ou vous sauver.

Et il acheva par cette phrase qui transporta le pauvre Rodolf de la même joie que Landery avait éprouvée :

— Vous êtes sauvé, mon vieux. J'ai cru que Landery ou vous étiez coupables. Vous êtes tous deux innocents... Alors, il reste... Ah! Dieu! C'est idiot tout de même!

Il parlait pour lui, les mains au dos. Et Rodolf le regardait avec respect, sans piper mot, adossé timidement à la cheminée de l'étroite salle.

— Je vous remercie, monsieur Crameck. Je vous fais mille excuses, fit-il, revenu soudain vers le Hongrois mais la pensée absente. Pas un mot de tout ceci!... Pas un mot, surtout.

— Soyez tranquille...

— Et serrez-moi la main.

— Oh! Avec plaisir... Je ne vous en veux pas, balbutiait Crameck, comme avait déjà dit Hugues. Il faut bien que vous connaissiez le coupable.

« Il faut bien!... » disait cet homme... Non, personne ne l'obligeait. Le bonhomme eut un sourire amer. A présent que sa tâche devenait terriblement ingrate, quoique presque achevée, il ressentait ce doute, cette peur étrange qui l'avaient toujours assailli au seuil du succès. C'était de se tromper, de mettre en cause un personnage qui avait les épaules assez carrées pour ne pas lui pardonner son erreur s'il faisait fausse route...

Mais quel coup de grisou dans Varsovie s'il avait visé juste!

Car Landery et Crameck éliminés, il n'était pas de ces policiers à courte vue qui demeurent le bec dans l'eau se disant avec angoisse et impuissance : « Que vais-je faire?... Qui est-ce?... Je ne voyais qu'eux... »

Lui, n'avait jamais vu qu'eux... Lui, l'as de la vieille S. G., il avait une troisième piste...

Il réfléchissait si ardemment qu'il ne s'aperçut qu'après coup du départ respectueusement discret de Crameck désireux de le laisser à ses calculs.

Il serra les poings, haussa les épaules et ce fut tout... Le débat de conscience était achevé. Le « père Auguste », comme jadis l'appelaient ses collègues, reprit un masque serein et décidé. Il allait agir, continuer la lutte silencieuse, la poursuite du voleur, de l'assassin de Crestianyi.

— Quand on pense, monologua-t-il, que la police officielle prétend éclaircir tout cela!... Non, je préfère me taire, je ne serais pas gentil pour les amis!

Il savait ce qu'il avait à faire, lui...

D'abord, il ne rendrait pas le violon à Bractiz et Leugat. Cela ferait un petit scandale. Comme il ne l'avait que sous garantie et non définitivement, Bractiz et Leugat lui demanderaient la raison de son attitude. Il ferait le mort...

Ou bien, flairant l'affaire douteuse, les luthiers connus ne broncheraient pas. De toute façon, pour lui, le résultat demeurait le même. Automatiquement, ce qu'il prévoyait se déclencherait... Ce serait le grand jeu.

Il se frotta les mains, regarda l'étui du Stradivarius bien calé sur une pile de paperasses, en ajouta afin de le dissimuler mieux encore, ferma sa porte à double tour et alla sans hâte déjeuner chez les Carefier qu'il négligeait un peu.

CHAPITRE VII

Comme il descendait les escaliers de la Bourse, les oreilles encore bruissantes des cris des vendeurs et des annonciers, Hugues Landery ne s'entendit pas appeler par une voix féminine.

Il ne vit pas non plus une jeune fille mince et jolie qui s'avançait vers lui d'un pas pressé, un peu saccadé, et qui, enfin, prit le parti de le tirer par sa manche.

Il sursauta légèrement, reconnut Maud Sanderson et poussa un léger cri ponctué d'un sourire mélancolique.

— Ah! Ma petite Maud...

Hugues se reprocha aussitôt cette appellation familière en voyant le visage triste de la jeune fille.

— Hugues, vous ne m'en voulez pas de venir vous retrouver ici?

— Vous en vouloir, Maud!

Il hésita, puis acheva :

— Au point où en sont nos relations!... Toujours les mêmes dispositions chez vous à mon sujet?

La fille du transitaire soupira :

— Ne m'en parlez pas, Hugues.

Ils cheminèrent un moment l'un près de l'autre jusqu'à ce qu'il osât demander :

— Pour venir ici, à la Bourse, il faut que vous ayez quelque nouvelle importante à m'apprendre?

— J'ai le cœur si gros...

Landery crut qu'elle allait pleurer. Elle refoula vaillamment son chagrin et poursuivit :

— Papa veut me fiancer de force...

— De force?... Non!... Ah! ces parents!

Il laissait exhaler sa rancœur contre Sanderson, homme affreusement pratique, qui préférait sacrifier le bonheur de son enfant unique à un « beau » parti,

beau pour lui avant tout, capable d'épauler en un mot ses spéculations financières.

— Figurez-vous, Hugues, qu'au bal donné chez les Martinet, dernièrement, André Martinet, le fils aîné, a dansé avec moi plusieurs fois dans la soirée.

— Je sais. Je l'ai remarqué...

— Il a ressenti le coup de foudre, paraît-il. Et son père s'est empressé de faire part au mien de son désir de me voir l'agréer pour fiancé.

— Comme ça! jeta Hugues, les traits tirés par le dépit et la souffrance. En deux temps et trois mouvements!

— Hugues, je ne l'épouserai jamais! Je lutterai jusqu'à l'impossible. Je préfère me brouiller avec les miens.

Landery soudain moins âpre, répliqua d'une voix mordante :

— Oh! Je suis bien sot de me rendre malade! Toute réflexion faite, Maud, il ne sera pas nécessaire de vous brouiller avec les vôtres. Je suis renseigné, vous savez...

— Que voulez-vous dire?

— Rien... rien encore... Si ce n'est que, étant boursier, je sais des choses ignorées du commun des mortels.

Elle leva sur lui ses claires prunelles d'azur :

— Je ne peux rien savoir?

— Confiance, Maud. Je suis certain que, la veine aidant, ce fameux mariage ne se fera pas. Ne me demandez rien de plus.

— Cela ne facilitera pas le nôtre, Hugues?

Tristement, il acheva :

— Votre père est un monstre, ma pauvre petite Maud. Mais voici votre mère, là-bas, qui sort d'un magasin. Rejoignez-la. Il ne lui plaît peut-être pas de me voir en votre compagnie.

— Oh! maman, elle, c'est un ange! affirmait la pauvre enfant.

Et elle partit sur une poignée de main, tendre et accablée...

.....

Quarante-huit heures après la visite de Favrol, M. Leugat, comme sept heures du soir sonnaient, se tourna vers Bractiz qui achevait une lettre dans leur bureau commun.

— Le bonhomme au Stradivarius n'a pas donné signe de vie. Nous sommes roulés.

— Roulés, non, répondit son associé sans s'émouvoir. Son compte en banque, d'abord, nous garantit contre une méchante affaire. Ensuite, nous n'avons pas versé un sou, nous, pour acquérir cet instrument... Tu veux dire que, de gré ou de force, nous sommes figurants dans cette histoire du violoniste assassiné rue de Belleville. Et c'est toujours ennuyeux pour des experts cotés, des commerçants intègres.

— A Belleville... à Belleville, reprit Leugat, le front plissé comme s'il ne comprenait pas.

Et, bientôt :

— Ah! Tu veux parler de... Voyons, mon cher, on a retrouvé le violon de ce type! Ce ne peut donc être le même que celui...

— Si! C'est le même! fit Bractiz toujours calme. Cela fait plusieurs jours que je médite sérieusement là-dessus. Tu sais aussi bien que moi qu'il ne se ballade pas des Stradivarius à la grosse dans Paris ni ailleurs...

— L'autre est un faux, en ce cas?.

— Bien sûr!

— On va le faire expertiser.

— Qui « on »? La police? Je l'espère, fit narquois le sceptique Bractiz.

Il ricana :

— Et résultat dans trois mois. Avec les enquêtes, il ne faut pas se montrer trop pressé. Pendant ce temps, veux-tu mon opinion vraie? Le fond de ma

pensée?... Il y a un vrai policier qui, lui, ne s'amuse pas aux bagatelles de la porte et qui est déjà venu nous faire visite. Je ne crois pas me tromper, mon cher!

Bractiz était plus perspicace que Leugat. Cela se voyait à ses gestes vifs, à sa parole brève et claire.

— Ce M. Favrol?

— Lui-même. C'est un policier, pas d'erreur possible... Au fait, il me semble bien avoir entendu parler d'un homme comme ça... oui, oui, jadis... Dans certaines affaires criminelles...

— Et que fait-on?

— Tu lui as écrit?

— Oui.

— Attendre qu'il réponde, donc!

— Et s'il ne répond pas?

— La petite jeune fille reviendra voir si l'on a vendu son instrument.

— Mais, dis-moi... cette petite jeune fille devient donc un personnage louche?

— Tu le demandes!... Parbleu, complice!... Cela pue, mon cher!

— Nous l'enverrons à Favrol?

— Evidemment, puisque c'est là tout ce qu'il semble désirer! Je te le répète, nous ne craignons rien. Nous sommes en dehors de tout cela... Et je le préfère!

— Et moi!... Nous ne sommes pas des recéleurs!... Bractiz et Leugat! Merci bien!

Vingt-quatre heures, de nouveau, passèrent. Favrol faisait toujours le mort. La demoiselle élégante à la « mère malade » reparut chez les luthiers de la Madeleine. En apprenant qu'un acheteur éventuel avait emporté l'instrument et ne donnait plus signe de vie, le « premier prix du Conservatoire » changea de couleur.

D'une voix indignée, elle vitupéra contre les maîtres luthiers sur un ton qu'ils ne lui laissèrent pas soutenir longtemps.

— Il suffit, mademoiselle, coupa Bractiz plus sec que jamais. Modérez, je vous prie, vos expressions. Nous allons vous donner l'adresse, parfaitement exacte, de M. Favrol. Vous irez lui parler vous-même.

La demoiselle voulut le prendre de plus en plus haut, s'exclamant :

— Pardon! Vous êtes responsables! Je vous avais confié ce...

— Vous avez toujours notre signature! objecta Leugat qui adoptait les façons glacées de son associé. Et si vous voulez notre dernier mot, mademoiselle, sachez que cette vente de violon ne nous semble pas claire, à l'origine.

— Qu'entendez-vous par là? essaya-t-elle de trancher dédaigneuse.

— Nous nous comprenons.

Cela cloua le bec de la visiteuse. Dégrisée, elle annonça qu'elle se rendait chez Favrol et qu'on entendrait parler de tout ça.

— Avant peu, certes! ricana Leugat après qu'elle fut sortie.

— As-tu remarqué le changement d'attitude?... questionna Bractiz.

— Il y a anguille sous roche, mon cher, tu avais raison.

... Au débouché de la rue Royale, la jeune fille retrouvait une auto de grand luxe auprès de laquelle, fébrile, un homme d'environ cinquante ans attendait.

Elle lui parla un instant, racontant vraisemblablement l'inanité de ses démarches. Le propriétaire de la somptueuse auto, grand et fort, le cou apoplectique, écoutait non sans colère son exposé.

Enfin, il la poussa durement à l'intérieur de la voiture, sauta au volant et fila dans la cohue serrée des véhicules.

.....

— Il est venu du monde pour vous voir, annonça

la concierge à Auguste Favrol qui rentrait chez lui sur le coup de quatre heures.

— Qui, madame Legendre? fit-il placidement. Ce jeune coulissier de mes amis?

— Non. Un monsieur descendu d'une voiture chic. Sa dame, une femme élégante est restée dans la voiture.

— Ah! Ah!... Et quand il ne m'a pas trouvé?

— Il a paru mécontent. Très mécontent. Il a longtemps insisté. J'ai dit que je ne savais pas au juste quand vous rentreriez. Alors, il a demandé à s'asseoir un moment dans ma loge et il a écrit au dos d'une carte que voici.

— Bon. Donnez, madame Legendre. Merci.

La carte était soigneusement cachetée. La concierge ne pouvait savoir de quoi il s'agissait. Favrol grimpa chez lui et, sans prendre le temps d'ôter chapeau et pardessus, fit sauter l'enveloppe et lut sur le recto :

CHARLES MARTINET
banquier
18, *avenue La Motte-Picquet, Paris* (15e)

Mais où le bonhomme eut un véritable rugissement de joie, ce fut en prenant connaissance du verso :

« *Monsieur Favrol, vous détenez indument un violon de grande valeur qui m'appartient. Vous avez jusqu'à la nuit tombée pour venir me dire à cette adresse ce que vous comptez en faire. Passé ce délai, j'agirai. — Ch. Martinet.* »

— L'écriture! L'écriture! N. de D...! F..tu, le Martinet!... Dans le sac!...

Et le retraité de la S. G., qui n'osait croire à la réussite aussi brillante et aussi brève de ses calculs, comparait ce texte avec la lettre signée Crameck qu'il avait extraite de son portefeuille. Les caractères avaient été tracés de la même main!...

— Sacré nom! J'ai fait cent fois déjà cette remarque dans ma vie de limier!... Faut-il que certains

coupables soient affolés pour se vendre de façon aussi imbécile! Là-dessus, filons, mon brave Auguste! Pas une minute à perdre!

... Le commissaire divisionnaire qui avait eu Favrol sous ses ordres ne fut pas peu surpris de l'exposé que vint lui faire le brave policier.

Il n'en croyait pas ses oreilles. C'était un timoré. Favrol connaissait ce détail. Il imaginait le « père Auguste » satisfait d'avoir gagné le repos, les pieds aux chenêts, la pipe à la bouche, pas du tout préoccupé de cette « vague » affaire de violon, non plus que de toutes les autres qui avaient été le lot de sa vie passée.

Et voilà que ce vétéran chevronné lui amenait le coupable, tout de go, sans crier gare. Et, dans cette aventure qui menaçait de tourner court, d'être classée à brève échéance, il se taillait une gloire nouvelle, s'apprêtant, au surplus à bouleverser tout Paris avec une assurance qui l'effarouchait.

— Songez-y, Favrol!... Martinet!... Le banquier Martinet!... Soyons prudents!

— Je m'en f..., sauf votre respect, jeta Favrol exaspéré. Vous ferez ce que vous voudrez. Vous avez la sténo de mon rapport et vous avez des pièces écrites qui le confondent. Laissez tomber si ça vous chante, monsieur le commissaire. J'ai fait plus que mon devoir. C'est tout ce que je demande. Le reste ne me regarde plus.

C'est ainsi que, le soir même, comme il le sollicitait, Charles Martinet reçut une visite... inattendue!

La nouvelle courait déjà Paris. Le banquier qui s'apprêtait à déposer son bilan avait été appréhendé par deux inspecteurs.

Il était mêlé, chuchotait-on, à l'affaire Crestianyi.

CHAPITRE VIII

Ce ne fut pas sans peine qu'on arracha des aveux à ce forban que la société parisienne saluait bien bas.

C'est ainsi qu'on découvrit que tout son passé était un tissu d'affaires louches. Parti de rien, il était, en peu d'années, devenu immensément riche.

Il avait fallu — tant va la cruche à l'eau... — de fâcheuses spéculations pour commencer à glisser sur la pente fatale. Des retraits de fonds, encore timides mais caractéristiques, lui démontraient qu'on se méfiait de certaines tractations.

D'ores et déjà, dévoilant l'avenir d'un coup d'œil clairvoyant, Martinet se vit perdu. Il songea tout de suite à un beau mariage pour son fils aîné, jeune rapace qui chassait de race.

Celui-ci, qui atteignait vingt-quatre ans à peine et prisait fort la haute noce, se cabra à l'idée d'abandonner le célibat. Il fallut l'ardente persuasion du père pour l'y décider.

André, qui avait toujours eu l'argent facile sans travailler, n'imaginait pas sans répugnance la gêne, voire la misère, qui suivraient la déchéance financière de son père. Quand le banquier en mauvaise posture lui eut exposé la situation, il se rangea à son conseil.

— Soit. Je courtiserai la fille de Sanderson, fit-il cyniquement. Ce n'est pas mon genre de femme. Tant pis. Je ne te cache cependant point que je préférerais toute autre solution.

Le vieux forban savait ce qu'il entendait par là. Il n'ignorait pas que son douteux rejeton était aussi peu difficile que lui-même sur le choix des expédients.

C'est ce qui explique la cour que le jeune Martinet commençait à faire à la fille du transitaire le soir du grand bal donné par son père. Cette fête n'avait pas d'autre but que de masquer la situation devenue vite désespérée de la banque. Elle permettait aussi de donner le change à tous ceux qui colportaient sous le manteau des bruits alarmants.

Sanderson, quant à présent, n'ajoutait pas foi à ces « ragots boursiers », comme il se plaisait à dire. Ignorant le passé bourbeux de Martinet, il voyait d'un œil favorable André rechercher ostensiblement la compagnie de sa fille. Cela valait mieux, mille fois, que celle de ce petit coulissier Landery!

Ce dernier fut donc doucement éliminé quelques jours plus tard... Nous ne reviendrons que pour mémoire sur ses tracas personnels et ses démêlés avec le vieux Favrol. Disons seulement qu'en dehors de lui et de Crameck, le « père Auguste voyait un troisième personnage digne d'avoir trempé dans l'affaire : Martinet chez qui le larcin s'était commis.

Car Favrol s'était vite documenté sur la santé de la banque et avait su, sans paraître y toucher, que cette santé était menacée.

Ce qui inquiétait le policier était la quasi-certitude qu'il lui faudrait attaquer ces requins de front. Il le sentait, à ce moment capital, la lutte pouvait être inégale. D'avoir été si longtemps riches, il leur restait, à coup sûr, des influences et des appuis au moins occultes contre quoi le pauvre bonhomme était menacé de venir se briser comme sur des récifs sournois.

Une preuve, une vraie et simple preuve pouvait être opérante... L'aurait-il?... Il l'eut, sous les espèces de la carte écrite chez sa concierge par Martinet père aux abois... En la rédigeant dans un moment d'affolement l'homme était perdu!...

Et voici, tel qu'il le conta au juge d'instruction, le récit du vol suivi de crime.

C'est par un bavardage d'invité que Charles Martinet sut que l'humble violoniste magyar qui jouait chez lui possédait un Stradivarius réputé.

La nouvelle n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd... A force de payer pour rassurer l'opinion, ses caisses étaient vides. Un vol dans une pareille conjoncture n'était pas pour le faire reculer : il en avait vu d'autres! Et qui irait supposer que le maître de la maison était l'auteur de ce... Pure fantaisie!...

Deux millions le sauvaient. En mettant les choses au pire, cela lui permettait de filer à l'étranger.

Mandé pendant l'entr'acte nécessaire au buffet, André fut mis dans la confidence. La petite crapule ne balança guère. Caché derrière une tenture du vestiaire, lequel communiquait avec ses propres appartements, il attendit patiemment l'instant où Crameck dut partir sans pouvoir attendre le retour de Crestianyi.

Pendant ces deux ou trois minutes tout au plus où l'instrument se trouva sans gardien, il fut subtilisé.

L'acte du vol était joué...

Celui du crime se déroula quand le père et le fils, vêtus de costumes misérables, effectuèrent, avant d'attaquer celle des grands, la tournée des petits luthiers juifs du Temple, gens fort riches et capables de payer un Stradivarius son vrai prix sans barguigner.

Sortant de chez l'un d'eux, André avait reconnu Crestianyi...

— Il nous suit. Le s...d! S'il nous reconnaît, nous sommes flambés! Heureusement, j'ai mon idée. Son copain Crameck habite à Belleville. Je connais l'endroit puisque c'est moi qui l'ai engagé pour le bal. Marchons, allons là-bas...

— C'est loin! avait dit le père.

— Possible, mais c'est superbe pour nous.

La nuit était noire; il crachinait fort... Tout en avançant, André expliquait le projet :

— Tu comprends, il va croire que c'est Crameck qui a fait le coup. Avant d'arriver chez le violoncelliste, il y a un grand couloir sombre toujours désert. Je m'y poste. S'il n'entre pas, nous attendons qu'il ait fichu le camp. S'il entre, je le sonne d'un coup de poing entre les deux yeux... Pas pour le tuer, tu penses. Simplement pour l'étourdir. Demain, le Crameck sera bouclé et nous sommes sauvés.

Hélas! On ne songe pas à tout. Et les Martinet n'avaient pas pensé que, parvenu à ce fameux couloir, le pauvre Crestianyi, qui avait remâché sa rancœur toute la route, pris d'une sorte de folie rageuse, tirerait un couteau de sa poche et sauterait sur Charles.

A la lueur du lampadaire, le violoniste avait reconnu les Martinet... Il avait perdu contenance en balbutiant :

— Vous!... Vous!... des banquiers!... Ah! Sales bandits!...

En un clin d'œil, André lui arrachait son arme et l'en poignardait à deux reprises, entre les omoplates...

A son père, sidéré par la promptitude du geste, il avait répliqué :

— Impossible de faire autrement, que veux-tu... Il nous perdrait...

Puis, ils avaient traîné le corps au fond d'un hangar car ils entendaient marcher non loin d'eux, dans la cour sombre... Là, tapis dans les sacs, les planches et le tas de charbon des locataires du sordide immeuble, un plan avait été arrêté. Le fils garderait le mort jusqu'à la nuit close. Le père regagnerait l'avenue La Motte-Picquet et rédigerait la lettre que l'on sait et qui devait être remise à Hugues Landery toute affaire cessante...

Hugues Landery était venu à propos à l'idée du criminel... Il n'était pas mauvais, selon lui, de le

mêler à cette sanglante aventure. Il était un concurrent dangereux puisqu'il aimait Maud et qu'elle paraissait l'aimer... Au surplus, plus tout cet imbroglio serait obscur et mieux cela vaudrait...

Et, dans son trouble, le père avait écrit ce billet sans même songer un instant que Crameck avait l'écriture du banquier Martinet!...

Vers minuit, à tout hasard, profitant du total silence qui régnait dans l'immeuble et la rue, André avait tiré le cadavre du hangar, l'avait traîné sur le trottoir et avait gagné le large...

Les jours suivants, tout réconfortés par la faiblesse de l'enquête officielle, les deux hommes avaient mis dans la confidence une petite maîtresse d'André, ancienne étudiante en droit devenue danseuse de music-hall, mêlée à toutes sortes de trafics de stupéfiants et de détournements de mineures.

C'est elle qui, contre promesse de cent mille francs de commission, avait entrepris d'être « premier prix du Conservatoire à la mère malade » et de faire la tournée des grands luthiers... Comme elle avait de l'instruction et de l'allure, elle se tirait fort bien de cet ouvrage. Et en peu de temps, sans Favrol, le Stradivarius eût été « liquidé » au prix fort...

Mais Favrol veillait!...

.....

Un notaire ayant certifié que le papier timbré faisant Landery légataire de Crestianyi était parfaitement valable, ce fut Hugues qui devint deux fois millionnaire.

Le coulissier épousa donc Maud Sanderson, six mois plus tard, comme l'été finissait.

La veille du mariage, les Martinet avaient été condamnés aux travaux forcés, le père à temps, le fils à perpétuité...

Le « père Auguste », lui, continua à prouver qu'il était un modeste. Il retourna régulièrement fumer sa pipe chez les Carelier qui le considérèrent, dorénavant, à l'égal d'un demi-dieu!

Fidèle à ses principes, il ne parle jamais le premier de l'affaire du Stradivarius... qui lui valut, tout de même, la rosette d'officier de la Légion d'honneur!...

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'enlèvement de Maryse

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 2-.-37

LA MEILLEURE COLLECTION
DE ROMANS POLICIERS

COLLECTION POLICE

Paraît tous les samedis

— AU PRIX DE —

0fr.75

Le roman complet
sous couverture photographique

J. FERENCZI & FILS, Éditeurs
9, rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc..

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.35 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)